



JEU

DE



PAUME

TOURS

DOSSIER DOCUMENTAIRE

LETIZIA BATTAGLIA

05.12.24 – 18.05.24

Dossier documentaire mode d'emploi

Conçu par le service des projets éducatifs et les professeurs relais des académies de Créteil et de Paris, en collaboration avec les services éditions et expositions du Jeu de Paume, ce dossier rassemble des éléments de documentation, d'analyse et de réflexion.

Il se compose de trois parties :

→ **Découvrir l'exposition** offre une première approche du projet et du parcours de l'exposition, ainsi que des orientations bibliographiques.

→ **Approfondir l'exposition** développe plusieurs axes thématiques autour des conceptions de la représentation et du statut des images.

→ **Pistes de travail** initie des questionnements des questionnements autour d'une sélection d'images et de ressources.

Ce dossier documentaire est téléchargeable depuis le site Internet du Jeu de Paume (document PDF avec hyperliens actifs).

Contacts

Réservation des visites de groupe

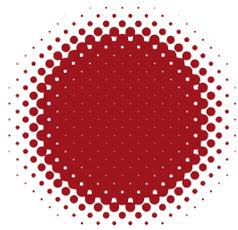
Accueil du château de Tours
culture-exposaccueil@ville-tours.fr /
02 47 70 88 46

Projets éducatifs du Jeu de Paume

Responsable du service
sabinethirirot@jeudepaume.org

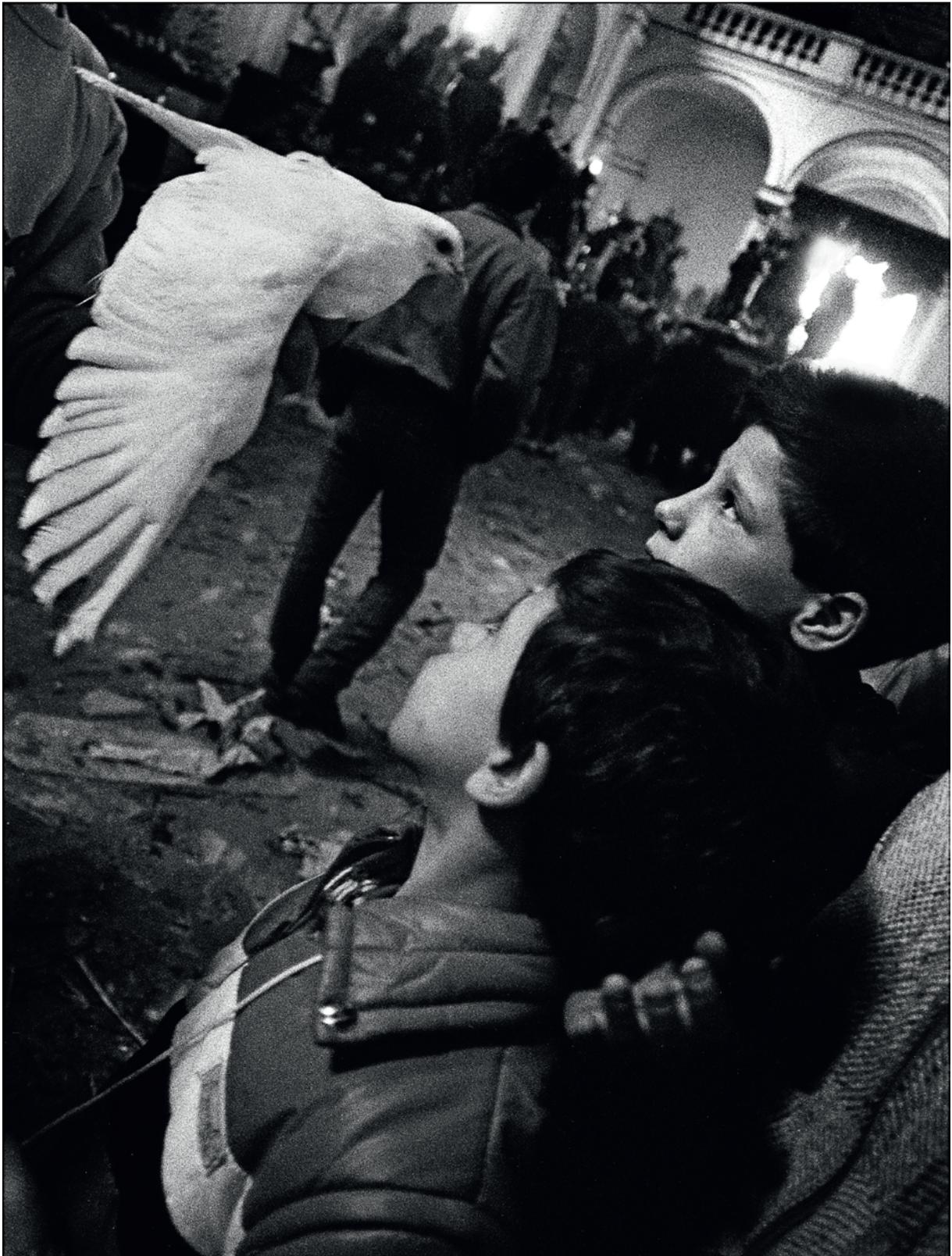
SOMMAIRE

A	DÉCOUVRIR L'EXPOSITION	5
	Présentation et parcours de l'exposition	6
	Bibliographie indicative et ressources en ligne	12
	Biographie	15
B	APPROFONDIR L'EXPOSITION	17
	Introduction	19
	Activités photographiques et politiques	20
	Palerme et la lutte contre la mafia	25
C	PISTES DE TRAVAIL	31
	Photoreportages et engagement	32
	Regards et lumières	34



AVERTISSEMENT

Les contenus de certaines photographies présentées dans cette exposition pourraient heurter la sensibilité du public, notamment des plus jeunes.



1. *Les Mystères. La colombe.*
Trapani,
1989

A DÉCOUVRIR L'EXPOSITION

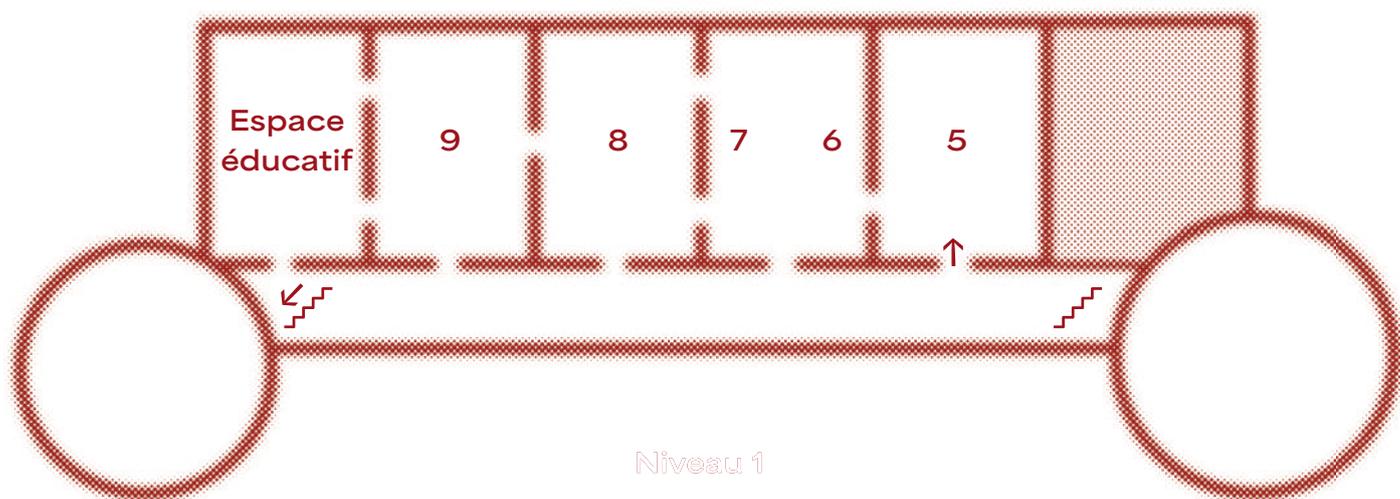
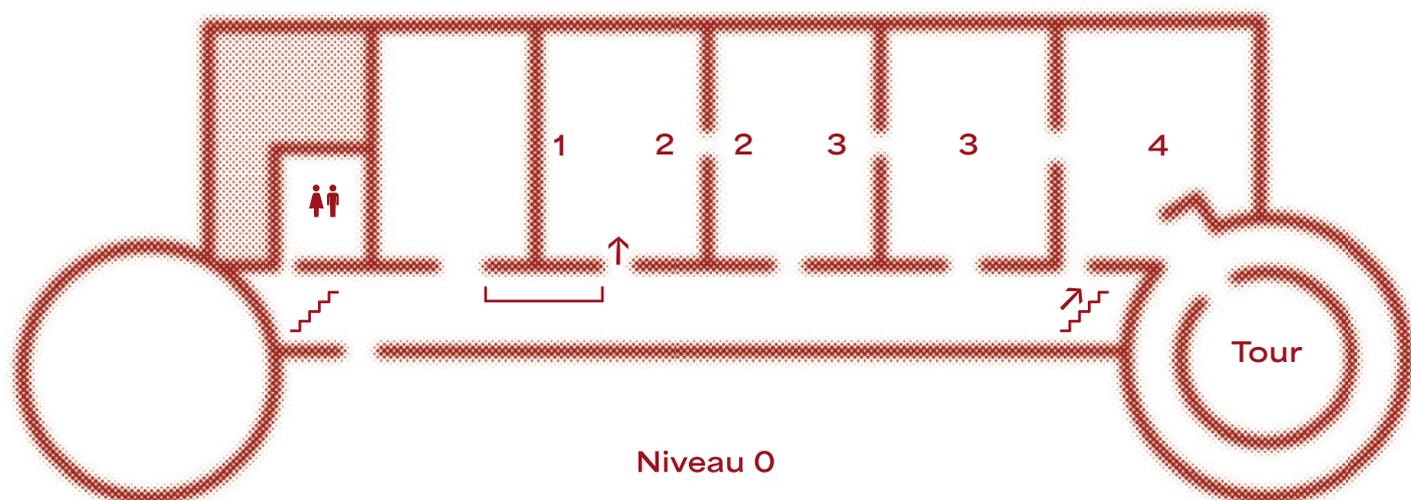
« Je me considère comme une militante de la vie. Pas journaliste, pas photographe, pas artiste. Non, je ne veux pas d'étiquette. Je fais des choses pour aider mon peuple à avancer : je fais des photos, je publie des livres, je chante une chanson... J'ai peut-être une fatigue dans mon corps, mais j'ai la volonté de faire la vie belle, de participer à la création d'une vie meilleure. J'aime beaucoup la vie, et c'est pour ça que je combats contre la mort et les choses qui amènent la mort. »

Letizia Battaglia, « Letizia Battaglia », entretien accordé à Katell Chantreau, *L'Œil électrique*, n° 15 (<http://oeil.electrique.free.fr/magazine/article.php?numero=15&articleid=67>).



2. *Sur la plage de l'Arenella, la fête est finie. Palerme, 1986*

Présentation et parcours de l'exposition



« J'ai toujours cherché la vie »

Letizia Battaglia

Cette exposition retrace l'ensemble du parcours créatif de Letizia Battaglia (Palerme, 1935-2022) à travers plus de deux cents photographies, livres, journaux et magazines provenant de l'Archivio Letizia Battaglia. Ces archives témoignent de la variété de ses moyens d'expression et de la continuité de son engagement politique.

La jeune Letizia Battaglia fait ses débuts à Milan, à l'orée des années 1970, en réalisant pour plusieurs magazines des reportages à travers l'Italie sur l'évolution des mœurs, surtout sexuelles. Elle signe non seulement les articles, mais prend aussi les photographies qui les illustrent. La période la mieux connue de son travail débute quelques années plus tard, au milieu des années 1970, dans sa Palerme natale où elle est retournée vivre. Là, elle documente chaque jour, pour le quotidien *L'Ora*, les tragiques événements mafieux qui ensanglantent la capitale de la Sicile pendant plus d'une décennie. Elle produit alors quelques-unes de ses images les plus célèbres. L'exposition entend également mettre en lumière la volonté de l'artiste de représenter, à la même époque, sa ville et sa région dans leur globalité, et le talent qu'elle déploie pour en montrer les misères et la noblesse, avec l'amour et la joie, la beauté des visages des filles et des garçons, les traditions et fêtes religieuses, allant jusqu'à livrer un témoignage important sur la vie au sein d'un hôpital psychiatrique.

Lauréate en 1985 du prestigieux prix de la photographie humaniste W. Eugene Smith, Letizia Battaglia s'ouvre à d'autres régions du monde - de l'Union soviétique aux États-Unis, de la Turquie à l'Islande - tout en restant fidèle à sa poétique, qu'elle décrit elle-même en ces termes : « La photographie devient, ou plutôt elle est la vie racontée : je me glisse dans une photographie qui est le monde, c'est-à-dire que je deviens le monde et que le monde devient moi. » Dès le milieu des années 1980, Letizia Battaglia complète son activité de photographe par un engagement politique et civil direct, crée plusieurs revues et fonde une maison d'édition. L'exposition se conclut sur ces activités, qui éclairent ainsi différemment les images de ses débuts.

Commissaire de l'exposition : Walter Guadagnini, directeur artistique de CAMERA - Centro italiano per la fotografia, Turin



Le guide de l'exposition est téléchargeable en ligne sur le site du [Jeu de Paume](#).

1 Premiers travaux

Letizia Battaglia commence sa carrière à la charnière des années 1960 et 1970, à Palerme puis à Milan où elle s'est installée avec son compagnon Santi Caleca, lui aussi photographe. Ils travaillent d'abord pour des magazines qui traitent des thématiques à caractère social et moral illustrées d'images érotiques, dans un mélange des genres visant à attirer les lecteurs tout en soutenant les luttes de libération des mœurs typiques de cette époque. Battaglia, qui considère cette activité comme un simple métier dépourvu d'intentions artistiques, rédige nombre de ces articles dans un langage direct et polémique, alors que ses images ont souvent un ton ironique et provocateur. Elle fréquente aussi le milieu culturel milanais et photographie des lieux tels que la Palazzina Liberty, d'où opèrent le futur prix Nobel de littérature Dario Fo et sa compagne Franca Rame, et des débats comme celui sur l'érotisme et la censure organisé au Circolo Turati, dont le principal intervenant est l'écrivain et réalisateur Pier Paolo Pasolini. C'est lors de cet événement qu'elle prend une série de portraits d'une rare intensité, sans se laisser brider par sa maîtrise imparfaite du médium : « Je n'étais pas sûre de moi et de mon appareil photo avec ses dispositifs mystérieux, j'ignorais tout de la lumière, du diaphragme et du temps. »

2 Palerme et la Sicile, années 1970

De retour à Palerme en 1974, Letizia Battaglia collabore avec le quotidien *L'Ora* - où elle travaillera jusqu'en 1988 -, orienté politiquement à gauche et dont la ligne éditoriale s'appuie sur la double dénonciation de la mafia et de la réalité sociale et urbaine sinistrée de la ville et de ses habitants appartenant aux classes les plus défavorisées. Battaglia prend rapidement la direction du service photographique du quotidien : les images publiées sont rarement signées par un photographe en particulier, car elles sont considérées comme un travail collectif et, souvent, comme une action militante. Letizia Battaglia réalise dès cette période quelques-uns de ses clichés les plus célèbres, surtout en raison de la dureté de leurs thématiques - songeons à la photo du nouveau-né dont un doigt a été rongé par un rat pendant la nuit - et de sa capacité à exprimer toute une condition de vie dans une seule image au caractère également symbolique, à l'instar du cliché montrant un chat et un rat courant au milieu des ordures. Battaglia montre la ville avec sa misère collective et la dignité de ses habitants dans des images parfois teintées d'affection et d'humour, comme celle des tricoteuses dans la voiture garée dans le Parco della Favorita, à Palerme. Autant de clichés à la fois documentaires et dénonciateurs, les deux principales constantes du langage photographique de Letizia Battaglia.

3 La mafia, années 1970

La présence de la mafia en Sicile est très ancienne, mais à partir des années 1970 l'organisation criminelle entame une mutation, devenant de plus en plus violente et agressive avec ses adversaires, tout en se rapprochant progressivement des centres du pouvoir politique. C'est dans ce contexte que travaillent Letizia Battaglia et les photographes de *L'Ora*, en particulier Franco Zecchin avec qui elle noue une intense relation tant personnelle que professionnelle. Battaglia photographie sans aucun filtre les scènes de violence, exacerbant les contrastes entre ombre et lumière et s'approchant le plus possible de la scène, en s'imposant aussi en tant que femme dans un monde professionnel et une société encore très machistes. Parmi ses sujets favoris figure Boris Giuliano, le chef de la Brigade mobile palermitaine, un homme intègre et irréprochable qui sera assassiné sans pitié par le chef mafieux Leoluca Bagarella, sujet ultérieur d'un cliché très célèbre de la photographe. L'une des images les plus connues de cette période est celle dont le protagoniste involontaire est le président de la République italienne Sergio Mattarella, que l'on voit extraire d'une voiture le corps désormais sans vie de son frère Piersanti, victime d'un attentat mafieux. L'affiche annonçant l'assassinat par la mafia de l'activiste Peppino Impastato constitue une véritable prise de position de la part de Battaglia et révèle également la variété de son langage photographique.

4 Palerme et la Sicile, années 1980

Parallèlement à son activité de témoignage et de dénonciation du phénomène mafieux, Letizia Battaglia cultive avec passion un intérêt constant pour la documentation de la vie quotidienne de Palerme et de sa région. La photographe, qui est profondément attachée à sa ville, a su voir et montrer la complexité de ce territoire et de ses habitants, la coexistence d'une extrême pauvreté et d'une extrême richesse, d'un engagement politique et social et de moments de détente, dans une sorte de journal intime empreint d'un grand respect pour les sujets photographiés et pour leur histoire. On reconnaît dans toutes ces images plusieurs centres d'intérêt privilégiés : la vie des membres de la haute bourgeoisie et de la noblesse, montrés dans leurs moments d'ostentation sociale, posant dans leurs salons revêtus de leurs plus beaux atours ; les portraits des petites filles et des jeunes femmes du peuple, qui comptent certains des clichés les plus souvent publiés de la photographe, à commencer par la célèbre *Jeune fille au ballon* ; les scènes de divertissement et d'amour à la plage ou à la campagne, qui font contrepoint aux images tragiques qui occupaient auparavant les pages des journaux ; la vie dans la rue, avec ses jeux innocents et ses prémonitions de mort ; la galerie de figures du monde intellectuel, souvent des amis de la photographe, comme Goffredo Fofi, Mauro Rostagno, Leonardo Sciascia ou Renato Guttuso. Ce sont autant de preuves de l'inspiration que Letizia Battaglia tire du monde qui l'entoure et de sa capacité d'en rendre compte à travers la photographie.



3. *Giorgio Boris Giuliano, le chef de la Brigade mobile, sur le lieu d'un assassinat Piazza del Carmine. Palerme, 1978*



4. *Via Pindemonte. Fête de carnaval à l'hôpital psychiatrique, 1986*

5 La mafia, années 1980

Pendant la première moitié des années 1980 se déchaîne ce que l'on a appelé « la deuxième guerre de mafia », une lutte pour le pouvoir opposant plusieurs clans de Cosa Nostra qui fera mille morts en moins de cinq ans et se terminera par la victoire du terrible clan des Corleonesi. Letizia Battaglia rend compte de ce carnage en photographiant beaucoup de ces assassinats avec son style de plus en plus théâtral et dramatique, mais aussi l'arrestation et le procès des hommes politiques et des administrateurs publics complices de la mafia. En 1986, à la suite du travail d'enquête mené par les magistrats Giovanni Falcone et Paolo Borsellino, le « maxi-procès de Palerme » contre les tueurs de la mafia, mais aussi et surtout contre les chefs des clans et leurs alliés politiques, peut débiter. Cette période s'achève en 1992 avec les condamnations prononcées à la fin des audiences, suivies de la réaction de la mafia, qui assassine les deux juges instructeurs et leurs escortes. C'est aussi à ce moment-là que prend fin l'activité de photoreporter de Letizia Battaglia, épuisée par son contact quotidien avec la violence et la mort, et par l'incapacité apparente de la ville de Palerme de se rebeller contre cet état de fait.

6 Palerme et la Sicile, les fêtes religieuses

En Sicile, les fêtes religieuses sont des événements auxquels l'ensemble de la communauté participe depuis toujours ; ces traditions séculaires se perpétuent de génération en génération en marquant profondément l'identité du territoire. Letizia Battaglia, qui est attentive à tous les aspects de la vie sociale et à toutes les manifestations publiques de sa terre, a consacré de nombreux clichés à ces événements. Comme toujours dans sa pratique, la photographe mêle les portraits individuels ou de petits groupes - comme les deux figures à la tête couverte d'un voile qui reprennent l'iconographie classique - et des scènes de masse dans lesquelles s'exprime aussi la force libératrice de ces rites. Le maire de Palagonia que ses concitoyens soulèvent dans un mouvement ridicule, le garçon lancé en l'air par ses camarades, la colombe qui semble filer telle une fusée vers deux petits garçons, la petite fille se retournant brusquement vers la photographe, les pattes du cheval victime d'une chute et à qui personne ne semble prêter attention constituent autant de moments où la foule est traversée par une vague d'énergie qui peut revêtir selon les cas des aspects grotesques, dramatiques ou lyriques, en concentrant toute la tension de l'événement en quelques instants et dans un petit espace.

7 Real Casa dei Matti, l'hôpital psychiatrique de Palerme

Le psychanalyste Francesco Corrao, qui a joué un rôle fondamental dans le parcours de libération de Letizia Battaglia à l'égard des contraintes physiques et psychologiques de son adolescence et de sa jeunesse, et l'auteur dramatique et metteur en scène de théâtre Michele Perriera, dont elle fréquentera les ateliers Teatès et qui sera pour elle une référence intellectuelle constante, sont deux des figures les plus importantes de la biographie de Letizia Battaglia. C'est au croisement de ces deux personnalités et de ces deux pratiques que s'inscrit son engagement auprès des patients de la Real Casa dei Matti, l'hôpital psychiatrique de Palerme. À la fin des années 1970, avec son compagnon Franco Zecchin, Letizia Battaglia fréquente régulièrement, puis tient elle-même des ateliers de théâtre au sein de cette institution, où elle noue des relations fortes avec les patients et contribue ainsi à faire connaître le caractère inhumain et la violence, autant psychologique que physique, de ces lieux d'enfermement. Cette expérience, qui rejoint celles qui remettent en question à la même époque l'existence même de l'institution de l'hôpital psychiatrique, jusqu'à demander et obtenir sa suppression, fournit à Letizia Battaglia un nouveau souffle pour son travail photographique, dont témoignent les portraits individuels et de groupe qui sont présentés ici.

8 Nouveaux Horizons, années 1980

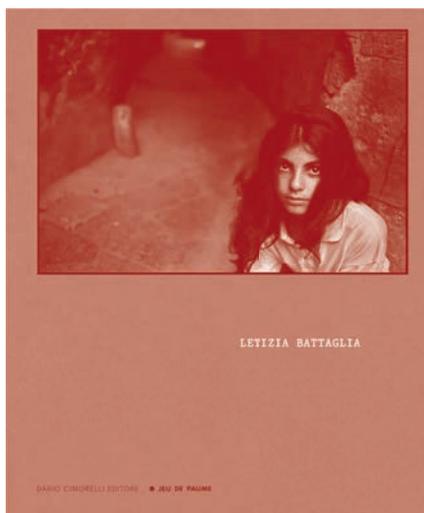
En 1985, le jury du prestigieux prix de la photographie humaniste W. Eugene Smith, présidé par Fred Ritchin, confère le premier prix *ex aequo* à Letizia Battaglia et Donna Ferrato. Cette récompense marque le début d'une reconnaissance internationale du travail de la photographe palermitaine, dont le regard va désormais s'ouvrir au-delà des frontières de l'Italie, sur un horizon plus large qui l'amènera, au cours des années, à photographier en Turquie, en Égypte, en Russie, en ex-Yougoslavie - comme on l'appelait alors avant l'effondrement du bloc soviétique -, en Roumanie, aux États-Unis, en Écosse et au Groenland. Dans ce cas aussi, Battaglia privilégie l'existence des gens ordinaires et photographie les petits événements de la vie quotidienne dans des lieux dépourvus du charme immédiat de l'exotisme. Comme toujours dans son travail, elle s'intéresse particulièrement aux jeunes générations, aux enfants et aux adolescents : les petites filles à côté du buste de Lénine, les élèves dans une classe, les deux jeunes Américaines allongées et dont l'une semble porter un curieux couvre-chef, appartiennent à l'extraordinaire galerie de visages et de corps qui avait vu le jour des années plus tôt dans les rues de Palerme et que la photographe continuera à enrichir jusqu'à la fin de sa vie.

9 D'un siècle à l'autre, la Sicile, la mafia, le monde

À partir de 1992, après les assassinats des juges Giovanni Falcone et Paolo Borsellino, Letizia Battaglia abandonne la photographie d'actualité pour se consacrer totalement à l'activité politique, éditoriale et culturelle au sens large du terme. D'abord adjointe au maire de la ville de Palerme, elle est ensuite élue députée au parlement régional de Sicile où elle mène un combat incessant en faveur du principe de légalité et de la diffusion de la culture. Elle crée une maison d'édition et fonde d'abord *Grandevù* (un mot-valise ironique associant les mots « grandeur » et « rendez-vous »), une revue traitant des questions sociales et écologiques, puis *Mezzocielo*, une publication entièrement réalisée par des femmes. Son engagement en faveur de la diffusion de la culture photographique se traduit en 2017 par l'ouverture du Centro Internazionale di Fotografia aux Cantieri alla Zisa de Palerme, la dernière grande réalisation publique de son existence. Entre-temps, elle continue à exposer dans le monde entier et à photographier, en reprenant les thèmes de ses travaux précédents : la présence de la mafia en ville, une mafia transformée, moins violente et plus intégrée dans l'économie globale, et d'autant plus dangereuse qu'elle est moins visible ; les adolescents à qui la photographe confie la mission de représenter l'avenir ; enfin, les corps nus de femmes qui incarnent maintenant le désir d'autonomie et de liberté que Letizia Battaglia a constamment éprouvé et communiqué tout au long de sa vie.

Catalogue de l'exposition

→ *Letizia Battaglia*, textes de Walter Guadagnani, Melissa Harris, Monica Poggi et Marta Sollima, Milan, Dario Cimorelli / Paris, Jeu de Paume, 2024 (édition bilingue français-anglais).



Ouvrages, monographies et catalogues

→ *Letizia Battaglia. Chronique, vie, amour*, cat. exp., Rome, Istituto Italiano di Cultura / Paris, Institut culturel italien, 2023 (https://iicparigi.esteri.it/fr/gli_eventi/calendario/exposition-letizia-battaglia-chronique-2/).

→ *Letizia Battaglia. Passion, justice, liberté. Photographies de Sicile*, textes d'Alexander Stille, Renate Siebert, Roberto Scarpinato, et al., traduit de l'anglais par Pierre Girard et de l'italien par Marguerite Pozzoli, Arles, Actes Sud / Milan, Motta, 1999.

→ *Chroniques siciliennes*, photographies de Letizia Battaglia et Franco Zecchin, introduction par Marcelle Padovani, Paris, Centre national de la photographie, coll. « Photo Notes », 1989, non paginé.

→ FALCONE, Paolo (dir.), *Letizia Battaglia. Anthology*, Rome, Drago, 2016.

→ ZECCHIN, Franco, *Continent Sicile*, Biarritz, Contrejour, 2019.

→ ZECCHIN, Franco, *Letizia*, préface de Roberto Andò, Rome, Postcart, 2023.

Ressources en ligne

→ Site des Archives Letizia Battaglia :

<https://www.archivioletziabattaglia.it/en/>

→ Site de Shobha Battaglia :

<https://www.shobha.it/projects-r>

→ Site de Franco Zecchin :

<https://francozecchin.com>

Articles et entretiens

- « Letizia Battaglia: Life, Love and Death in Sicily », Londres, The Photographers' Gallery, octobre 2024-février 2025 : <https://thephotographersgallery.org.uk/whats-on/letizia-battaglia-life-love-and-death-sicily>
- « Letizia Battaglia. Voyage au bout de la mafia », propos recueillis par Cécile Debarge, 6mois. *La revue du photojournalisme*, n° 22, automne 2021-hiver 2022, p. 146-159 : <https://www.calameo.com/read/0074055738b9b5674f853>
- « Entrevista a Letizia Battaglia. Una vita di corsa », extrait de l'entretien accordé à Monica Carestio, pour KUM! Festival, 2020, *Stanze sul mare* : <https://www.lesocietadipsicoanalisi.it/stanze-sul-mare/intervista-a-letizia-battaglia-una-vita-di-corsa.html>
- « Une photographe sicilienne contre la mafia. Entretien avec Letizia », réalisé et traduit par Maria Rosaria Spano, *Nouvelles Questions féministes*, vol. 21, n° 3, 2002, p. 104-117 : <https://shs.cairn.info/revue-nouvelles-questions-feministes-2002-3-page-104?lang=fr&tab=texte-integral>
- « Letizia Battaglia », entretien accordé à Katell Chantreau, *L'Œil électrique*, n° 15 : <http://oeil.electrique.free.fr/magazine/article.php?numero=15&articleid=67>
- « Franco Zecchin. L'ordre des choses », propos recueillis par Christophe Asso, *Photorama Marseille*, 6 mai 2024 : <https://photorama-marseille.com/franco-zecchin-lordre-des-choses/>
- SALINO, Brigitte, « Letizia Battaglia. La photo contre la mafia », *Le Monde*, 29 août 1999 : https://www.lemonde.fr/archives/article/1999/08/29/letizia-battaglia-la-photo-contre-la-mafia_3576370_1819218.html

Podcasts et films

- « Letizia Battaglia (1935-2022), une photographe hors les murs », France Culture, *Toute une vie*, 3 février 2024 (59 min) : <https://www.radiofrance.fr/franceculture/podcasts/toute-une-vie/letizia-battaglia-1935-2022-une-photographe-hors-les-murs-2282000>
- « Letizia Battaglia : peut-on vaincre la mafia ? », RTBF, *L'Heure H*, 8 juin 2024 (38 min) : <https://auprogramme.be/media/l-heure-h-l-heure-h-3204146>
- « Letizia Battaglia », Museo Nazionale delle arti del XXI secolo, *Essere MAXXI*, août 2022 (27 min) : <https://archive.org/details/RaiPlay-8dd23c19-162e-4a8f-b95d-6ef72e9af552>
- « Letizia Battaglia. La mafia en ligne de mire », France Inter, *Regardez voir*, 4 décembre 2016 (43 min) : <https://www.radiofrance.fr/franceinter/podcasts/regardez-voir/letizia-battaglia-la-mafia-en-ligne-de-mire-3666025>
- ANDO, Robert, *Solo per passione*. Letizia Battaglia Letizia Battaglia fotografa, Rai Fiction et Bibi Film, 2022 (partie 1 : 102 min ; partie 2 : 110 min) : <https://www.raiplay.it/programmi/soloperpassione-letziabattagliafotografa>
- CARESTIO, Monica, « Letizia Battaglia. Una vita di corsa », entretien, KUM! Festival, 2020 (vidéo et podcast, 57 min 41 s) : <https://www.kumfestival.it/kum2020/letizia-battaglia-una-vita-di-corsa/>
- LONGINOTTO, Kim, *Shooting the Mafia*, 2019 (94 min) : <https://www.youtube.com/watch?v=Q-CpsoZ1pic>
- MARESCO, Franco, *La mafia non è più quella di una volta* (La Mafia n'est plus ce qu'elle était), 2019 (110 min) : https://youtu.be/cvOaaHwpF2w?si=KS32xZotmq5-c_rE
- VÉRON, Anne, *Des femmes dans la mafia*, Toute l'histoire, 2012 (74 min) : <https://www.youtube.com/watch?v=6Y9eRwtPnOI>



5. *Femme qui fume. Catane,*
1984

Letizia Battaglia naît à Palerme le 5 mars 1935. En 1969, elle commence à travailler comme journaliste pour le quotidien palermitain *L’Ora* et s’initie à la photographie.

En 1971, elle rejoint le photographe Santi Caleca à Milan où elle collabore avec l’hebdomadaire *ABC* ainsi qu’avec les magazines *Le Ore*, *Homo*, *Duepiù* et *Vie Nuove*.

En 1974, *L’Ora* propose à Battaglia et Caleca de s’occuper du service photographique du journal ; les deux journalistes retournent à Palerme.

De 1976 à 1991, elle travaille pour le journal *L’Ora* au côté de Franco Zecchin, avec qui elle fonde le groupe *Informazione Fotografica* et son *Laboratorio d’Informazione Fotografica*. Durant cette période et dans le cadre de son activisme anti-mafia, elle crée, en 1977, le *Centro siciliano di documentazione Giuseppe Impastato*, avec entre autres Umberto Santino, Anna Puglisi et Franco Zecchin.

Dans les années 1970 et 1980, elle suit un cours de mise en scène à l’école de théâtre Teatés, dirigée à l’époque par Michele Perriera. Elle met en place des pièces de théâtre et des ateliers théâtraux à l’hôpital psychiatrique de Palerme.

Letizia Battaglia est la première femme européenne à recevoir le prix *W. Eugene Smith Fund Grant in Humanistic Photography* à New York en 1985, prix qu’elle partage avec Donna Ferrato.

En 1986, elle ressent le besoin de se consacrer à la politique et devient, l’année suivante, conseillère municipale pour la viabilité urbaine puis, en 1991, adjointe régionale au sein du parti *La Rete*.

Après les meurtres des magistrats Giovanni Falcone et Paolo Borsellino en 1992, elle cesse de photographier les crimes mafieux.

En 1986, Letizia Battaglia se lance dans l’édition : elle donne naissance au mensuel culturel et politique *Grandevù - Grandezze e bassezze della città di Palermo*. En 1991, avec Simona Mafai et d’autres femmes, elle fonde *Mezzocielo*, un magazine bimensuel créé par et pour les femmes. La maison d’édition *Edizioni della battaglia* est créée en 1992.

En 2007, elle reçoit le prix Dr Erich Salomon de la *Deutsche Gesellschaft für Photographie*. Deux ans plus tard, en 2009, elle est à nouveau récompensée à New York par le *Cornell Capa Infinity Award* puis nommée pour le prix Nobel de la paix par *Peace Women Across the Globe*.

En 2017, elle fonde le *Centro Internazionale di Fotografia* dans les *Cantieri Culturali della Zisa* à Palerme, ancienne zone industrielle réaménagée en quartier culturel. Elle le dirige jusqu’à la fin de sa vie.

En 2021, l’association *Archivio Letizia Battaglia* est créée avec l’aide de ses petits-enfants Matteo et Marta Sollima dans le but de promouvoir et de protéger son travail.

Letizia Battaglia décède à Palerme le 13 avril 2022. La gestion de son œuvre est confiée à l’association *Archivio Letizia Battaglia*.



6. *Le chat et le rat, repus d'ordures.*
Palerme,
1977

B APPROFONDIR L'EXPOSITION

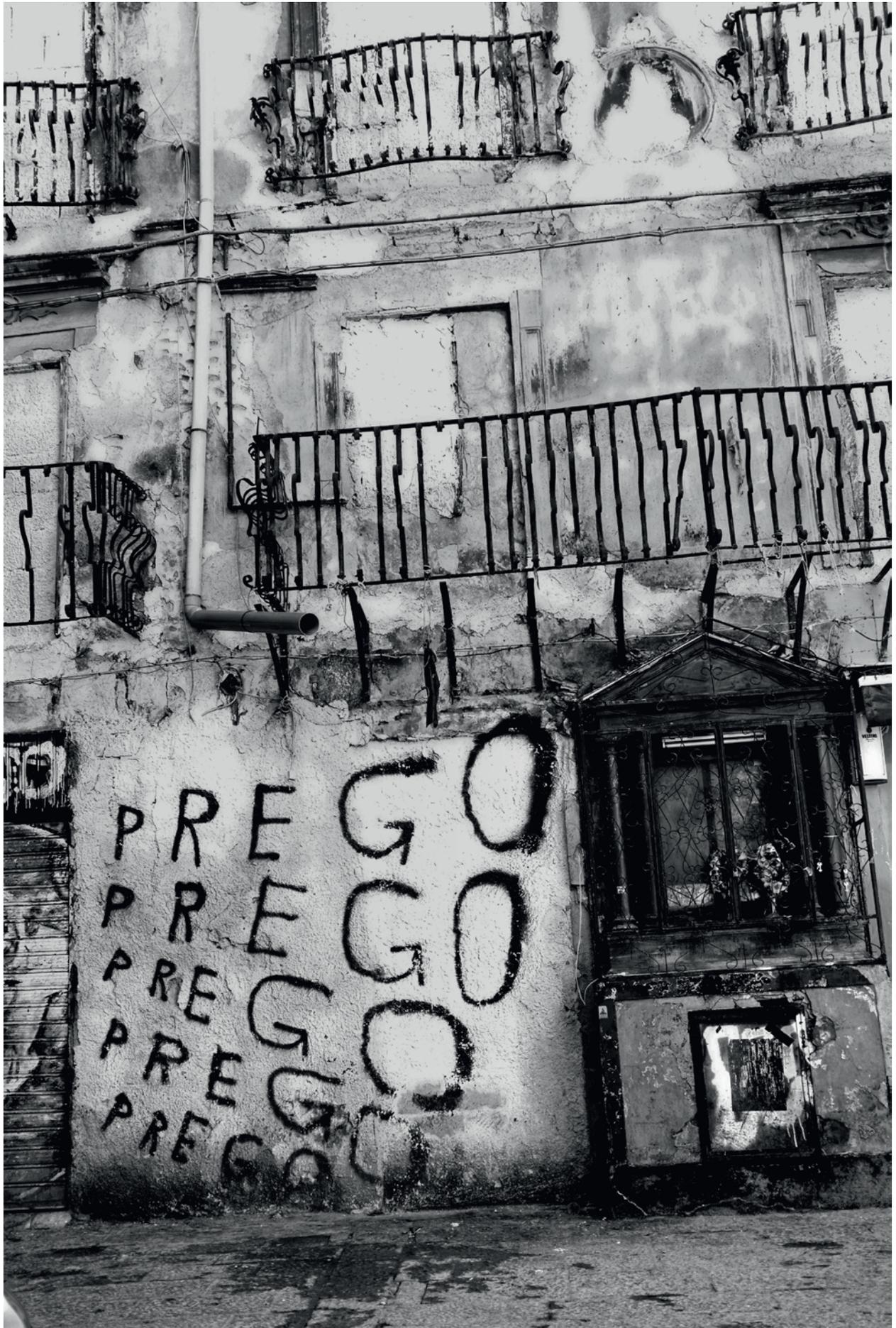
En regard de l'exposition « Letizia Battaglia », ce dossier aborde deux thématiques :

- 1 Activités photographiques et politiques
- 2 Palerme et la lutte contre la mafia



Afin de documenter ces champs d'analyse et de réflexion, sont rassemblés ici des extraits de textes d'historiens, de théoriciens et d'artistes, que les lectrices et les lecteurs pourront mettre en perspective et prolonger.

7. *Pier Paolo Pasolini au Circolo Turati. Milan, 1972*



8. *Sans titre. Palermo, 2016*

Introduction

« La simple lecture de la biographie de Letizia Battaglia (1935-2022) permet de saisir la particularité de son aventure humaine et créative : mariée à 16 ans, séparée à 34 - avec trois filles à charge -, elle entreprend à 35 une carrière de reporter-photographe pour des quotidiens et des magazines. Elle exerce cette profession pendant un peu plus de vingt ans. En 1992, elle quitte le métier pour se consacrer, pendant deux autres décennies, à une pratique photographique à l'écart de l'actualité et, surtout, à des activités politiques et éditoriales. Les dix dernières années de sa vie sont essentiellement dédiées à la fondation du Centro Internazionale di Fotografia aux Cantieri Culturali alla Zisa de Palerme - un projet initié en 2012 et inauguré en 2017 - et à celle de l'Archivio Letizia Battaglia, qui a pour mission de conserver, d'étudier et de diffuser son œuvre.

[...]

Ce portrait succinct - que nous pourrions enrichir de bien d'autres événements significatifs - met en lumière deux traits essentiels de la personnalité et du parcours de Letizia Battaglia : l'une de ces composantes est explicitement biographique, l'autre concerne directement la constitution de son langage et le rôle qu'elle joue au sein du panorama photographique italien à la charnière des ^{xx}e et ^{xxi}e siècles.

[...]

D'un point de vue historique, le travail de Letizia Battaglia renvoie aux origines mêmes de la photographie documentaire, à des auteurs comme Jacob Riis et Lewis Hine qui, à la jonction des ^{xix}e et ^{xx}e siècles, concevaient cet art comme un instrument non seulement de documentation du monde, mais aussi, et surtout, comme une arme au service de son changement, au moins dans certaines de ses manifestations précises, les exemples canoniques étant évidemment les *slums* new-yorkais photographiés par Riis et la longue campagne d'information sur le travail des enfants menée par Hine. Or, initialement, et cela n'est sans doute pas fortuit, ces deux auteurs n'étaient pas des photographes, et la publication de leurs images s'intégrait dans l'expansion des problèmes qui les avaient vu naître; en outre, pour eux, l'image et le texte constituaient les deux facettes d'un même projet. Les analogies avec l'approche de Letizia Battaglia sont évidentes car, au-delà des différences temporelles - contexte, époque -, elle partage avec les deux photographes la même conscience des limites du médium quant à son influence sur la société. Une autre question mérite davantage d'être soulignée : le corpus photographique de Battaglia doit être appréhendé comme un tout, et non par le prisme d'une seule de ses composantes.

À l'époque de Jacob Riis et de Lewis Hine, pour des raisons techniques évidentes, le photojournalisme n'existait pas, alors qu'il est pratiqué, dans une perspective militante, par Letizia Battaglia. En revanche, il y avait une photographie documentaire, pouvant être qualifiée aujourd'hui de "militante" et que l'on définissait il y a quelques années, à l'époque où la photographe palermitaine débutait, comme "*concerned*", du titre d'une exposition mémorable organisée par Cornell Capa. Or, parmi les très nombreuses photographies prises par Battaglia pendant des dizaines d'années, il en est un très grand nombre que l'on peut qualifier de "documentaires" mais qui ne sont pas militantes - en tout cas, pas au sens strict du terme. Une "âme double", donc, entre militantisme et documentation, spécificité même de la parabole photographique de Battaglia. »

Walter Guadagnini, « Introduction », in *Letizia Battaglia*, Milan, Dario Cimorelli / Paris, Jeu de Paume, 2024, p. 10-11.

Activités photographiques et politiques

« Pendant les quatre-vingt-sept années de sa vie et ses cinquante années de carrière, Letizia Battaglia exprime sa sensibilité à l'égard des questions sociales non seulement à travers ses photographies – principal vecteur de sa célébrité dans le monde –, mais aussi dans différents domaines, révélant ainsi une personnalité complexe : celle d'une observatrice infatigable et d'une activiste déterminée et résolue. Battaglia exerce la profession de photoreporter, tout autant qu'elle est, entre autres, femme politique – conseillère municipale, adjointe au maire et députée –, metteuse en scène de théâtre et éditrice. Le fil rouge qui relie ces différents domaines d'activité est son amour passionné et désespéré pour sa ville, Palerme, obsession non pathologique à laquelle elle consacre sa vie à partir de 1974, avec une cohérence remarquable.

La vaste production éditoriale qu'elle livre durant une trentaine d'années – de 1986 jusqu'à la fin de ses jours – est tout à fait digne d'attention : elle se comprend en effet comme une extension de ses activités photographiques, entamées au quotidien palermitain *L'Ora*, et politiques.

En 1985, la remise à Letizia Battaglia du prix W. Eugene Smith Fund Grant in Humanistic Photography à New York impulse à celle-ci un nouvel élan pour intensifier ses actions au profit de la collectivité : de "social", son engagement devient à proprement parler "politique". En 1986, Battaglia est non seulement élue conseillère municipale à Palerme sur la liste des Verts – à cette époque, un petit parti sensible aux questions environnementales –, mais elle donne également naissance à sa première créature éditoriale : un "mensuel de culture et de politique" intitulé *Grandevù*.

Ce magazine autogéré au titre ironique – *Grandevù* est un mot-valise réunissant *grandeur* et *rendez-vous* – est né d'une idée de Battaglia et du photoreporter Franco Zecchin, son compagnon à cette époque, qui sera aussi le directeur du magazine : celle de créer un moyen d'information alternatif, écologiste et satirique, révélant les abus et publiant des enquêtes, principalement tourné vers la capitale sicilienne ; son sous-titre proclame d'ailleurs de manière sarcastique "Grandeurs et bassesses de la ville de Palerme".

Battaglia, éditrice et directrice, le finance avec ses indemnités de conseillère municipale : elle croit en effet beaucoup à ce projet, unissant plusieurs forces (celles de journalistes, d'écrivains, de photoreporters et d'un illustrateur), qui dénonce l'amoncellement des problèmes à Palerme, en particulier ceux liés à l'environnement et à la gestion de la ville, dont elle s'occupe par ailleurs en tant que conseillère municipale. »

Marta Sollima, « Être une photoreporter ne suffisait pas : l'engagement de Letizia Battaglia dans l'édition (1986-2006) », in *Letizia Battaglia*, Milan, Dario Cimorelli / Paris, Jeu de Paume, 2024, p. 46.

« Contrairement à nombre d'idées reçues sur la naissance du reportage – selon lesquelles il aurait trouvé son origine au XIX^e siècle, dans le témoignage direct d'événements militaires ou politiques –, le reportage moderne qui allait prendre de l'ampleur dans les années 1930, particulièrement pendant la guerre d'Espagne, n'existait pas avant 1928. Loin du témoignage direct, c'est bien au sein de la rédaction d'un magazine que naît l'idée du reportage, lorsque la rédaction en question définit une thématique, un sujet auquel deux, trois ou quatre pages seront consacrées, et pour lequel seront réunis un texte écrit par un journaliste, un ensemble cohérent de photographies rassemblées pour l'occasion et des légendes écrites en concertation à partir des données fournies.

Il était d'usage dans l'édition que les magazines, comme les journaux, s'approvisionnent auprès des agences photographiques, qui leur faisaient des livraisons quotidiennes. Lucien Vogel [fondateur et directeur du magazine *VU*] se tourne immédiatement vers une seconde source d'images, les jeunes photographes indépendants, d'avant-garde, non liés à des agences, qu'il a eu l'occasion de repérer précédemment : Kertész, Krull, Lotar, Man Ray. Dans un premier temps, il leur demande de fournir des images isolées porteuses d'une signification plus riche et moins convenue que celle des photos d'agence, lesquelles se bornent à désigner tel événement ou telle personnalité. Dès lors cependant qu'il s'agit de traiter d'un thème, d'un lieu singulier, d'un personnage inattendu ou d'une situation complexe qui n'est pas exactement d'actualité, la cohérence des images retenues est essentielle, ainsi que leur adéquation avec le texte publié. C'est ainsi qu'on en arrive à demander à ces photographes, disponibles et ouverts à des suggestions, non plus des images à l'unité, mais des séries de prises de vue dans un cadre déterminé à l'avance. Il s'agit alors d'un "reportage photographique", le mot "reportage", apparu à la fin du XIX^e siècle, ayant d'abord désigné le texte du reporter ; les auteurs des images deviendront des "photo-reporters". »

Michel Frizot, in Michel Frizot et Annie-Laure Wanaverbecq, *Kertész*, Paris, Jeu de Paume / Hazan, 2010, p. 186.

« Un quotidien a besoin du document à chaud. Il se contente en général d'une photo, éventuellement présentée à la "une", et ne publie des pages illustrées qu'en cas d'événement exceptionnel. Les grandes agences généralistes comme Associated Press (AP) ou l'Agence France Presse (AFP) répondent parfaitement à ce besoin. Pas question de lutter contre ces mastodontes qui disposent d'une armée d'envoyés spéciaux et de milliers de correspondants. L'approche d'une agence comme Gamma est différente. La photo d'un quotidien meurt chaque jour au profit d'une nouvelle le lendemain. La photo d'un magazine vit une semaine, voire un mois. Elle doit être capable de supporter cette durée, en termes de qualité technique et esthétique autant qu'en charge émotionnelle. [...]

Une bonne photo de magazine doit relater l'événement, mais aussi l'enrichir, contribuer à l'approfondir et l'expliquer aux gens, et supporter l'épreuve du temps : si forte et si parlante qu'elle sera encore utilisée bien après l'événement. Plus important encore, le magazine traite l'information sur un registre et un tempo différents de ceux du quotidien. Quand l'AFP, par exemple, diffuse la photo d'une explosion quelque part dans le monde, elle fait son travail. C'est là, en revanche que commence celui de photographe d'agence magazine. Le quotidien a montré l'événement. Le magazine va le montrer aussi, mais en y rajoutant le comment, le pourquoi, ses conséquences et ses prolongements. Selon les cas – faits divers, catastrophe, attentat, guerre, etc. –, le reporter de magazine doit s'improviser enquêteur, rencontrer acteurs et témoins, comprendre les tenants et les aboutissants pour construire un sujet complet qui fera deux, trois, voire dix pages d'un grand magazine. »

Hubert Henrotte, *Le Monde dans les yeux. Gamma-Sygma, l'âge d'or du photojournalisme*, Paris, Hachette Littératures, 2005, p. 47.

« *Maria Rosaria Spano* : Être une femme photographe n'était pas évident. Comment as-tu pu réaliser tes reportages ?
Letizia Battaglia : Au début, je n'avais pas conscience que mes problèmes étaient liés à mon être femme – blondinette, aux



9. Quartier San Pietro. Palerme, 1976

sabots et longues jupes, plus gracieuse que la dame de 67 ans que je suis maintenant. C'était très dur : j'étais toujours chassée, comme une mouche. Quand quelque chose se produisait, les télévisions et les quelques photographes de la ville arrivaient. Tout le monde passait, sauf moi. On ne me prenait pas au sérieux. Après d'innombrables fois où on m'a empêchée de prendre les photos que je me devais de faire et que les autres prenaient, je me suis enfin imposée. Je me suis mise à crier contre la police, les mafieux, les gens qui ne voulaient pas de moi. Soit on me permettait d'y être, soit je faisais un scandale. Comme ça, j'ai commencé à être respectée. J'ai réussi alors à prendre mes photos, non sans tomber à chaque fois sur de nouvelles difficultés.

En Sicile, on n'avait pas l'habitude de voir une femme avec un appareil photo ; cela paraissait très léger, frivole. Il n'y avait aucune photographe en Italie qui travaillait pour des quotidiens. En général, elles travaillaient sur de longs reportages approfondis, qui prenaient quelques semaines. Jamais sur l'actualité nue et crue : j'étais la première. Tu imagines bien que j'ai eu des difficultés. Mais quand j'ai compris quoi faire, ça s'est passé assez bien - ou presque. »

« Une photographe sicilienne contre la mafia. Entretien avec Letizia Battaglia », réalisé et traduit par Maria Rosaria Spano, *Nouvelles Questions féministes*, vol. 21, n° 3, 1^{er} octobre 2002, p. 104-107 (<https://shs.cairn.info/revue-nouvelles-questions-feministes-2002-3-page-104?lang=fr&tab=texte-integral>).

« Letizia Battaglia travaille pour le journal palermitain *L'Ora*, qui l'engage à plein temps. "Je suis revenue à Palerme, sans savoir ce que c'était d'être photographe dans un quotidien. Sans savoir non plus qu'était en train d'arriver 'la guerre'". "La guerre", ce sont les années noires (1970 à 1990) pendant lesquelles la Mafia plombe la Sicile dans le silence, la peur et le sang. Il y aura jusqu'à deux cent quarante morts par an, rien qu'à Palerme, aux pires moments, juste avant l'assassinat des juges Falcone et Borsellino, en 1992. "Le journal bouclait à midi. À onze heures

et quart, on me disait : 'Cours, il s'est passé quelque chose'. Je filais avec la Vespa. Il y avait un cadavre, je voulais faire une photo, la police ne voulait pas, les mafiosi ne voulaient pas. Les parents de la victime, les gens, tout le monde criait, c'était terrible. [...] Je photographiais en courant, j'étais comme un voleur d'images. Alors, la qualité... Quand je rentrais au journal, les rédacteurs en chef me disaient : 'Et la femme ? Tu as fait la femme ?' C'est le cynisme des journaux : ils voulaient la femme qui pleure... J'ai fait la chronique noire de la Mafia pendant dix-neuf ans. Avec à chaque fois, la peur, l'envie de vomir. L'odeur du sang, les cadavres. Je ne m'y suis jamais habituée. Tu as déjà vu un mort ? »

Silence. Letizia Battaglia ne trouve pas le mot français pour dire ce qu'elle voudrait : "Je suis signée par toutes ces années". "Signée" : parfois, l'imprécision tombe si juste... Pendant toutes ces années, un homme était à ses côtés. Photographe lui aussi : Franco Zecchin. Letizia Battaglia, qui a toujours aimé le théâtre, l'a rencontré à Venise, au cours d'un stage dirigé par le metteur en scène polonais Jerzy Grotowski. Franco Zecchin venait de Milan, il avait vingt-deux ans, elle, quarante. Ils feront de leurs appareils photo une arme contre la Mafia. »

Brigitte Salino, « Letizia Battaglia. La photo contre la mafia », *Le Monde*, 29 août 1999 (https://www.lemonde.fr/archives/article/1999/08/29/letizia-battaglia-la-photo-contre-la-mafia_3576370_1819218.html).

« On était dans un conflit permanent avec la rédaction du journal. On faisait face à la demande mais on n'acceptait pas de ne pas être consultés avant l'utilisation de la photographie. Parfois, la façon dont ils utilisaient la photographie n'était pas respectueuse du cadrage et du contenu. Ils pouvaient, avec un titre, complètement déformer le sens journalistique qu'il y avait derrière. C'est toujours comme ça. Il faut considérer les photographes dans le photojournalisme comme un élément d'une chaîne de production.

Le photographe, c'est lui qui est en première ligne et qui doit interagir avec l'actualité. C'est son interprétation de la chose qui est à recontextualiser dans la ligne éditoriale du journal, et qui s'adresse à un certain type de lecteurs. On est encadré par ça. Le photographe est un élément d'une chaîne d'information bien orientée. On ne se fait pas d'illusions sur ça. Par contre, on réalisait qu'on avait dans les mains du matériel photographique qui avait d'autres potentialités que celles qui pouvaient être exploitées dans le journal.

Je ne parle pas seulement du journal *L'Ora* parce qu'à un certain moment, assez vite, on est devenu une entité autonome du point de vue de la production et de la diffusion. On pouvait publier dans la presse nationale et internationale, sur le *New York Times*, sur *Stern*, sur le *Figaro Magazine*, sur les grands supports de la presse internationale mais on continuait à travailler pour un petit journal de province qui n'avait aucune culture photographique et qui méprisait notre travail. C'était une situation assez contradictoire.

On a commencé à avoir aussi de plus en plus d'intérêt pour la photographie pas seulement liée au photojournalisme. Dans les années 1980, on allait au Festival d'Arles, par exemple. C'était l'occasion, d'abord, de sortir de la Sicile parce que c'était un travail assez intense. Du point de vue émotionnel, ce n'était pas facile. On allait à Arles et on y rencontrait les photographes italiens, européens, et extérieurs à l'Europe, c'était tout à fait une autre ambiance par rapport à aujourd'hui. Récemment, j'ai regardé un peu les archives de ces années-là. J'ai des photos avec Marc Riboud, avec William Klein, avec Mary Ellen Mark. On prenait le café ensemble. On rencontrait des gens et on revenait à Palerme avec la tête pleine d'idées. C'est comme ça qu'on a décidé de fonder un Centre de Photographie à Palerme en 1982. On a loué un petit espace qu'on a aménagé en galerie. C'était tout à fait artisanal. C'est moi qui ai bricolé les étagères, les lumières, le câblage électrique, etc. C'était la première galerie photo au-dessus de Rome. Joan Fontcuberta et Will Mc Bride étaient parmi les premiers à y être exposés. On a ouvert une petite librairie aussi. Tout était bénévole et c'était économiquement à perte. On payait un loyer, un abonnement électrique. On faisait une exposition chaque mois. C'était tout comme ça. On n'avait aucune contribution publique, aucune vente de photographies. On vendait quelques livres, mais ce n'était pas du tout suffisant.

De 1986 à 1990, on a fait aussi un journal mensuel qui s'appelait *Grandevù, Grandezza e bassezza della città di Palermo*. C'était un journal où on mettait plein de photographies dedans. Le format était hors normes, et ne rentrait pas dans le kiosque des journaux. Surtout, c'était un espace libre où on mettait nos photos, et aussi celles des autres. Pour montrer la photographie au-delà de l'actualité, même si, parfois, il y avait un lien. C'était un journal satirique. Pour te dire, la dernière page était réservée au "Bellolampo d'oro". Bellolampo, c'est le nom de la décharge publique de Palerme. Donc, le Bellolampo d'oro était décerné au politicien qui, dans le mois, s'était selon nous distingué pour être le pire en termes d'écologie ou d'écologie politique, dans un sens plus large. »

« Franco Zecchin. L'ordre des choses », propos recueillis par Christophe Asso, *Photorama Marseille*, 6 mai 2024 (<https://photorama-marseille.com/franco-zecchin-lordre-des-choses/>).

« À partir de là, on a décidé d'utiliser la photographie comme un outil militant. On faisait des expositions sauvages dans l'espace public, dans les rues des villes, sans autorisation. On s'était organisé avec des panneaux en bois qu'on posait sur des pieds après les avoir transportés sur le toit de la voiture. On débarquait dans une ville, on installait, tac tac tac, en 10 minutes, on mettait sur place une expo de 150 photos avec des légendes explicatives.

[...]

On ne montrait pas seulement les homicides mais aussi la vie politique, les maisons qui s'écroulaient, la spéculation immobilière, le trafic de drogues. Un panorama de la société sicilienne dont on était les témoins privilégiés dans le sens où l'on avait accès à l'assemblée régionale, au tribunal, aux lieux où se décident la politique ou la finance, aux manifestations des syndicats, aux élections de miss, aux matchs de football ou aux spectacles de théâtre. »

Franco Zecchin, in Alexis Ferenczi, « Palerme pendant la seconde guerre de la mafia », *VICE Magazine*, 30 octobre 2019 (<https://www.vice.com/fr/article/palerme-pendant-la-seconde-guerre-de-la-mafia/>).

« J'estimais qu'il était de mon devoir, en tant que Sicilienne, de lutter contre ce démon. Il était inacceptable de laisser un acteur de la société, un acteur malveillant, décider du sort de tous les autres. Ainsi commença la folie photographique, une folle épopée où au cours d'une seule journée il pouvait m'arriver de voir cinq hommes morts, tous des hommes avec une famille. Et malgré l'horreur de toutes ces scènes, je m'efforçais de conserver en moi un peu de poésie... Mais quels que soient les mots, je n'arrive pas à exprimer combien ces années, les dernières des années 70, furent difficiles - et ce n'était que le début. Mais elles ne furent pas perdues. Il est important de souligner que depuis lors, quelques personnes, dont moi-même, le maire Leoluca Orlando et d'autres, ont uni leurs efforts, ont combattu côte à côte, même si rien n'est encore gagné...

Lorsque j'ai arrêté la photo pour faire de la politique - d'abord comme conseillère municipale, puis comme conseillère régionale, et enfin encore une fois comme conseillère municipale - j'ai eu des scrupules, pensant avoir trahi la photo, et même le combat, puisqu'à mes yeux mon appareil était ma seule arme. Mais je me suis ensuite rendu compte que c'est le même élan qui me pousse à photographier et à faire de la politique, le même désir de me battre, de rester sur la ligne de front. Et grâce à un travail différent, je peux atteindre des objectifs différents. Ainsi, en dépit des obstacles et des difficultés, nous avons passé les années 80 à faire de la politique, des photos, des publications, des réunions et des manifestations contre la mafia. Je pense que ma vie a vraiment commencé lorsque j'ai pris en main un appareil-photo. C'est à ce moment que j'ai acquis ma liberté en tant que personne, ma voix...

La liberté n'a pas de prix, c'est un bien extraordinaire... Je me suis toujours considérée comme un être, une fille, une femme, libre. J'ai toujours pensé que ma liberté était un droit. Cette idée m'a accompagnée toute ma vie. »

Letizia Battaglia, extrait de « Battaglia in Black and White », *Letizia Battaglia. Passion, justice, liberté. Photographies de Sicile*, Actes Sud / Motta, 1999, in « Laetizia Battaglia. La mafia sicilienne », Perpignan, Visa pour l'image, 1999 (<https://www.visapourimage.com/festival/expositions/la-mafia-sicilienne>).

« Letizia Battaglia est mue par un profond sentiment de solidarité à l'égard des opprimés et des marginalisés, des victimes de discrimination, de ceux qui souffrent et de ceux qui subissent. Elle est leur héroïne et leur avocate. Principalement connue pour son courageux travail de documentation sur la mafia et sa violence dans sa Sicile natale, Battaglia connaît bien l'injustice et la barbarie. Sa ténacité et sa compassion insufflent force et véracité à ses photographies - souvent de femmes, comme les patientes d'un hôpital psychiatrique, des victimes de la mafia, de la brutalité et de la corruption, ou des mères démunies cherchant désespérément à nourrir leur famille. Letizia Battaglia se sentait investie d'une mission, particularité qu'elle partage avec ses consœurs photographes qui ont choisi de s'intéresser aux femmes, qu'elles soient fortes ou vulnérables. "J'aime beaucoup les femmes photographes", déclare Battaglia vers la fin de sa vie, "particulièrement les Américaines, pour leur authenticité et leur générosité, pour l'empathie avec laquelle elles se décrivent et décrivent le



10. *Une famille à l'enterrement du fils, mort à l'hôpital. San Vito Lo Capo, 1980*

monde qui les entoure. [...] Les femmes n'ont pas peur de s'engager, de prendre des risques, de défier l'opinion publique conformiste..." Ces caractéristiques, elle les reconnaît et les admire chez trois photographes américaines auxquelles elle se sent liée par une affinité particulière : Mary Ellen Mark, Donna Ferrato et Susan Meiselas. [...]

Au milieu des années 1970, Susan Meiselas se lie d'amitié avec un groupe de jeunes Italo-Américaines qui traînent régulièrement dans Little Italy, le quartier new-yorkais où elle habite. En les photographiant dans différents lieux - dans les rues du quartier, le métro ou à la plage -, Meiselas met en lumière la vie de ces filles au seuil de l'adolescence : des enfants qui vivent un moment de transformation rapide, dans une ville où les frontières culturelles et ethniques se déplacent presque aussi rapidement. Quand elle documente la vie dans les refuges, Donna Ferrato a déjà eu l'occasion d'observer les enfants des femmes battues. Récemment, elle est retournée voir certaines de ces personnes, désormais adultes, pour mieux comprendre ce qu'elles avaient vécu à l'époque et quelle influence avait eu la violence sur leur existence. Au début des années 1980, Mary Ellen Mark rencontre une jeune fille de treize ans surnommée "Tiny", qui fait partie d'un groupe de fugueurs vivant dans les rues de Seattle et se prostituant pour de l'argent, pour acheter de la drogue, pour survivre. Mark publie les photos qu'elle a prises de Tiny et de son groupe de Pike Street dans *Streetwise*, un livre paru en 1988. [...]

Toutes les images de jeunes filles prises par Mary Ellen Mark, Donna Ferrato et Susan Meiselas possèdent une caractéristique commune : la force intérieure évidente de leurs sujets, la personnalité redoutable de ces filles. Les photographes ne les ont ni sentimentalises ni infantilises. Certaines d'entre elles souffrent émotionnellement et physiquement ; d'autres cherchent un équilibre entre ce qu'elles sont et ce qu'elles

voudraient être, mais toutes expriment une forte maîtrise de soi et une grande capacité de résilience. C'est également le cas des filles photographées par Letizia Battaglia. Cette présence électrisante est très claire dans sa photo de 1980 de la petite fille tenant un ballon de football, prise dans le quartier de la Cala à Palerme. Il y a une gravité impénétrable dans son expression, avec son front légèrement plissé et ses yeux cernés. Il est impossible de deviner son âge ni ce qu'elle ressent à ce moment-là - de la colère, de l'agacement, de l'impatience ou de la tristesse ? -, même si la minceur de son corps la fait paraître très jeune. C'est surtout son regard perçant et scrutateur qui nous fascine. Letizia Battaglia a écrit un jour : "Les yeux des petites filles siciliennes. Je me dis qu'un jour, je ne photographierai qu'elles". >>

Melissa Harris, « Sœurs d'armes : Letizia Battaglia et Donna Ferrato, Mary Ellen Mark et Susan Meiselas », in *Letizia Battaglia*, Milan, Dario Cimorelli / Paris, Jeu de Paume, 2024, p. 32, 35-36.

« *Maria Rosaria Spano* : Venons-en à ton activité d'éditrice : qu'est-ce qui t'a poussée à créer et diriger un périodique comme *Mezzocielo*, qui est écrit par des femmes et s'adresse à elles ? *Letizia Battaglia* : Toujours ce fait que les femmes ont moins de voix, moins d'espaces pour s'exprimer. *Mezzocielo* se voulait un espace pour accueillir des photographies, des écrits, des pensées de femmes. Non pas pour discriminer la pensée masculine, mais parce que la pensée féminine doit avancer et s'imposer. Car la pensée des femmes - même si je suis souvent en désaccord avec leurs attitudes - est autre, différente, non responsable. Oui, elle n'est pas responsable des catastrophes qui frappent notre planète. *Mezzocielo* a donc été pensé comme un nouvel espace de démocratie ouvert aux femmes, aux petites filles, aux photographes, aux poétesses, aux réalisatrices...



11. *Via Calderai, Palerme, 1991*

En même temps que la revue de femmes, j'ai lancé ma maison d'édition *Edizioni della Battaglia* : une maison vraiment petite - je publie dix, douze livres par an. C'était en 1992, quand les juges Falcone et Borsellino ont été tués. Son but était essentiellement de raconter notre désespoir puisque nous étions profondément blessé-e-s et humilié-e-s par ces massacres.

Je pensais, comme je le pense pour les femmes, que dans la lutte contre la mafia il fallait créer des espaces de liberté. Alors je me suis dit que l'argent que je gagnais en tant que députée - une somme importante - pouvait servir à créer un espace pour héberger la pensée de toute personne qui voulait lutter contre la mafia, voulait le dire et savait l'écrire. »

Letizia Battaglia, « Une photographe sicilienne contre la mafia. Entretien avec Letizia », réalisé et traduit par Maria Rosaria Spano, *Nouvelles Questions féministes*, vol. 21, n° 3, 2002, p. 104-117 (<https://shs.cairn.info/revue-nouvelles-questions-feministes-2002-3-page-104?lang=fr&tab=texte-integral>).

« Avec un regard à la fois sensible et combattif, les femmes de *Mezzocielo* ont promu des manifestations contre les attentats de Capaci et de la via D'Amelio, mais aussi à l'occasion de la mort de Rita Atria, en particulier le "Jeûne contre la mafia" sur la place Politeama ou le "Comité des draps" : comme l'écrit Giuliana Saladino, l'intention de *Mezzocielo* était d'"exprimer avec des mots dans les pages du magazine ce qui est vécu dans les rues avec le corps".

À cette époque, Letizia Battaglia contribue à la naissance de nombreux numéros de *Mezzocielo*. Du point de vue financier, bien sûr, mais surtout en se chargeant des aspects photographiques et graphiques, car, sur ce plan, la revue change rapidement. Battaglia publie en effet ses propres photographies aux côtés d'images d'autres auteurs : des hommes, des femmes, des inconnus ou des célébrités comme

Richard Avedon et Annie Leibovitz. Son rôle évolue au cours de ces trois décennies, tout comme la composition du comité de rédaction : si, dans le premier numéro, son nom est mentionné au sein de la rédaction et en tant que productrice, elle devient avec le temps directrice, coordinatrice et responsable du graphisme.

Quant au rôle de l'éditeur, il est assuré par l'Associazione Mezzocielo, fondée par les rédactrices en 1992, un an après la naissance du magazine, pour accorder "une attention particulière aux problèmes et aux forces créatives de la Sicile". On notera aussi avec intérêt l'ouverture de *Mezzocielo* à de jeunes autrices, écrivaines et photographes, chargées de donner du souffle à l'analyse du monde : dans une perspective féminine bien sûr, mais aussi à travers les points de vue de générations différentes.

En ce qui concerne la partie thématique, tout en partant fondamentalement - comme dans *Grandevù* - d'un intérêt social, culturel et écologique pour Palerme, les autrices tournent aussi leurs regards vers d'autres continents et d'autres problématiques, en restant toujours connectées à l'actualité. [...]

Aujourd'hui, *Mezzocielo* continue son activité en format numérique et, lorsque cela est possible, en version papier. La rédaction a changé, mais certaines pionnières sont toujours là, comme la cofondatrice Rosalba Bellomare. Et sur le site du magazine, on peut lire cette dédicace : "Nous sommes liées à Simona [Mafai], Letizia [Battaglia] et Rosanna [Pirajno], auxquelles va toute notre gratitude, et ce sont leurs combats que nous entendons continuer". »

Marta Sollima, « Être une photoreporter ne suffisait pas : l'engagement de Letizia Battaglia dans l'édition (1986-2006) », in *Letizia Battaglia*, Milan, Dario Cimorelli / Paris, Jeu de Paume, 2024, p. 48.

Palerme et la lutte contre la mafia

« Palerme, écrit le Sicilien Vincenzo Consolo, « exhale une odeur douceâtre de sang et de jasmin, une odeur piquante de crésoline et d'huile frite. [...] Cette ville est un abattoir, les rues sont des boucheries avec des flaques, des ruisseaux de sang couverts de journaux et de draps ». Palerme, la ville des individualismes et des corporatismes exacerbés, a ainsi vu défiler en 1986 des éboueurs – une poignée de provocateurs – qui criaient : « Vive la mafia ! Avec la mafia on travaille ! », et un syndicaliste catholique s'exclamer lors de la grève des employés communaux en 1988 : « Et si être du côté des travailleurs cela veut dire être mafioso, eh bien, vive la mafia ! » Mais Palerme est une ville contradictoire. L'indifférence y est parfois souffrance. Le fatalisme, angoisse. Et le silence, expression de la peur. De plusieurs peurs : celle de perdre sa place, de voir sa voiture brûlée, de n'être pas respecté par ses voisins, de courir à la ruine pour un geste inconsidéré. La réalité tragique de la Sicile – séculairement tragique, pourrait-on dire, si l'on pense aux exactions, aux invasions, aux tribunaux d'exception, aux répressions sanglantes des révoltes paysannes – pose chaque jour à chaque habitant ce dramatique dilemme : être un héros ou un lâche. Certains finissent par devenir des héros. Lutter contre la « pieuvre » comme le font les magistrats du pool antimafia sous l'égide du juge Falcone, c'est faire de l'héroïsme. Être policier aussi (il faut visiter à Palerme le hall d'entrée de la Brigade mobile : la liste des jeunes commissaires courageux fauchés par la mafia s'allonge, lentement mais sûrement, au fil des ans). Faire son métier de photographe aussi. Et même oser planter des arbres, dessiner des espaces verts, nettoyer un quartier malfamé, c'est encore faire de l'héroïsme. Car rien n'est plus utile à la mafia que le fatalisme, l'acceptation du désordre et de la dégradation, même physique, des villes et des villages, la mentalité du « chacun pour soi » ou du « sauve qui peut ». La Palerme terrible des photos de Letizia Battaglia et Franco Zecchin nous révèle une île qui n'est ni méridionale ni folklorique, un Sud qui n'a rien du Sud, un peuple dont l'écrivain français D.-V. Denon avait pressenti qu'il était « parmi les plus graves d'Europe ». Fin de la légende des châles et des figuiers de Barbarie ! Sous nos yeux se déroule un drame qui intéresse et interroge tout l'Occident. Qui va gagner dans l'île : la démocratie ou la société du crime ? L'État ou Cosa Nostra ? »

Marcelle Padovani, « Les quatre âges de la mafia », in *Chroniques siciliennes*, photographies de Letizia Battaglia et Franco Zecchin, Paris, Centre national de la photographie, coll. « Photo Notes », 1989, non paginé.

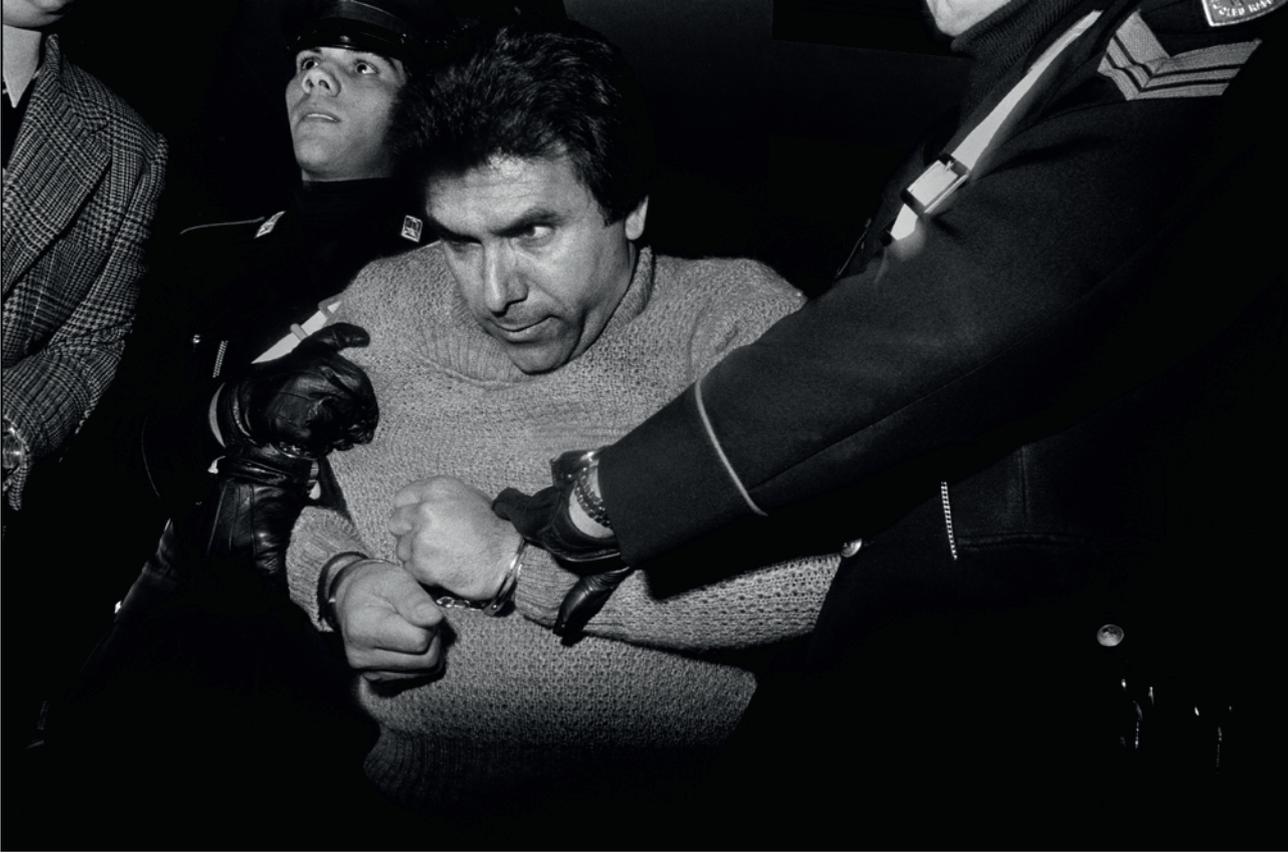
« L'autobus allait partir ; il grondait sourdement avec de brusques toussotements, de brusques hoquets. Dans le gris de l'aube, la place était silencieuse, la brume s'effiloçait sur les clochers de la cathédrale. Rien que ce grondement de l'autobus et la voix du marchand de beignets : chauds, tout chauds, les beignets, implorante et ironique. Le receveur ferma la portière ; l'autobus s'ébranla avec le bruit d'une carcasse démantibulée. Le dernier coup d'œil du receveur tomba sur un homme en costume sombre qui arrivait en courant. Le receveur dit au conducteur : « Un instant », et il ouvrit la portière avant même que l'autobus ne fût arrêté. On entendit deux coups retentissants ; l'homme au costume sombre, qui allait sauter sur le marchepied, resta un instant en l'air comme si une main invisible le hissait par les cheveux ; sa serviette lui échappa des mains et, lentement il s'affaissa sur la serviette. Le receveur jura et sa figure prit la couleur du soufre. Il tremblait. Le marchand de beignets qui se trouvait à trois

mètres de l'homme écroulé s'éloigna du côté de la porte de l'église avec une reptation de crabe. Dans l'autobus, personne n'avait bougé ; le chauffeur semblait pétrifié, la main droite sur le frein, la gauche sur le volant. Le receveur regarda toutes les figures des voyageurs qui semblaient sans regard : des figures d'aveugles. Il dit : « On l'a tué », souleva sa casquette, commença à se passer la main dans les cheveux d'un geste frénétique et jura encore. [...]

L'apparition des carabinieri fonctionna comme un signal d'alarme pour tirer les voyageurs de leur léthargie : tout le monde se mit à descendre derrière le dos du receveur, par l'autre portière que le conducteur avait laissée ouverte. Avec une indolence apparente, non sans se retourner comme pour chercher le meilleur point de vue pour admirer les clochers, ils s'éloignaient vers le pourtour de la place, jetaient un dernier coup d'œil et tournaient quelque coin de rue. Ni le brigadier ni les carabinieri n'avaient remarqué autour d'eux cette auréole de fuite lente. Maintenant une cinquantaine de personnes entouraient le mort ; c'étaient les ouvriers d'un chantier-école qui jubilaient d'avoir trouvé un si bon sujet de conversation pour leurs huit heures de désœuvrement. Le brigadier ordonna aux carabinieri de faire évacuer la place et de faire remonter les voyageurs sur l'autobus. Les carabinieri commencèrent à refouler les curieux vers les rues débouchant sur la place. Et tout en les refoulant, ils demandaient aux voyageurs de remonter dans l'autobus. Quand la place fut vide, l'autobus se trouva également vide, il n'y restait que le conducteur et le receveur. »

Leonardo Sciascia, *Le Jour de la chouette*, 1960, traduit de l'italien par Juliette Bertrand, nouvelle édition revue, Paris, Garnier Flammarion, 1986, p. 33-35.

« Palerme est un lieu extraordinaire. Un lieu qui permet de se connaître vraiment et de percer les secrets de l'existence humaine. Je dis souvent que Palerme, la ville de la mafia, de tous les massacres et de tous les délits, est l'un des rares lieux éthiques qui nous restent. Ailleurs, la différence bien-mal tend à se nuancer en des tonalités grises intermédiaires entre le blanc et le noir ; ici, la ligne de démarcation est nette : d'un côté, il y a les assassins et leurs complices, de l'autre, il y a les victimes. Choisir entre le bien et le mal, ici, c'est donc plus facile qu'ailleurs. Ce qui est terriblement difficile, c'est de vivre ce choix jusqu'au bout. Tôt ou tard, la réalité vous rattrape et vous oblige à faire un choix. Et, à ce moment-là, vous ne pouvez plus bluffer avec vous-même, vous ne pouvez plus vous raconter des histoires, et c'est là que vous découvrez qui vous êtes. Si, par exemple, vous êtes commerçant ou entrepreneur, tôt ou tard, on vient vous racketter ou vous impliquer dans des affaires louches. Vous devez choisir : payer et devenir un esclave ou un complice de la mafia, ou alors vous révolter et dénoncer les faits, courant le risque d'être tué comme Libero Grassi. Si vous êtes curé, vous devez choisir entre vous limiter à dire la messe du dimanche, ou bien agir comme Padre Puglisi qui essayait d'arracher les jeunes de son quartier à la culture mafieuse et qui, pour cette raison, a été assassiné. Si vous êtes journaliste, vous pouvez simplement écrire des articles inoffensifs, ou bien aller au fond des choses, avec le risque d'être tué comme De Mauro, Fava, Francesc et d'autres encore. Si vous êtes médecin et qu'on vous demande une consultation technique complaisante, vous pouvez accepter, ou refuser et, dans ce cas, être éliminé comme le docteur Paolo Giaccone. Si vous êtes homme politique et qu'on vous demande des faveurs, vous pouvez choisir de devenir complice ou vous opposer, comme



12. L'arrestation du féroce chef mafieux Leoluca Bagarella. Palerme, 1979

le fit Piersanti Mattarella, assassiné devant sa maison. Même si vous êtes un citoyen quelconque, un jour, il peut vous arriver d'assister à un délit, et alors, soit vous vous tournez de l'autre côté et vous essayez d'oublier, soit vous témoignez, comme cette personne qui avait assisté, par hasard, à l'homicide du juge Rosario Livatino et qui a dû renoncer à sa vie et entrer dans la clandestinité, sous la protection de l'État. Palerme est, donc, le lieu des choix. »

Roberto Scarpinato, in Maria Lombardo et Roberto Scarpinato, « Palerme, l'un des rares lieux éthiques qui nous restent », *La Pensée de midi*, n° 8, 2002, p. 9-15 (<https://shs.cairn.info/revue-la-pensee-de-midi-2002-2-page-9?lang=fr>).

« En Italie, l'histoire du crime organisé est étroitement liée à celle de la péninsule, et ceci particulièrement depuis son unification. Parmi les élites politiques et économiques du pays, certains ont collaboré avec le milieu criminel. Notons que, si les mafias en Italie ont eu la possibilité de devenir des organisations puissantes, c'est parce que leur violence et leur influence sur les comportements électoraux a été reconnue comme un médium de pouvoir efficace par les classes dominantes. Cela contribue à réfuter la thèse qui consiste à considérer l'attitude mafieuse comme l'expression de la culture du Sud de l'Italie. À plus forte raison que le nord du pays n'est pas épargné par la présence et la propagation des organisations criminelles. Ce discours a été un prétexte pour amoindrir la responsabilité des pouvoirs étatiques dans le développement des différents clans mafieux. Si *Cosa nostra*, la mafia sicilienne, est l'organisation criminelle la plus célèbre, autant par sa présence dans l'île, dans le reste du Pays et au-delà, que du fait des productions cinématographiques qu'elle a suscitées, c'est en réalité la *camorra* qui, historiquement, est à l'origine du système mafieux en Italie. En effet, sous le règne des Bourbons, les prisons ont été des lieux de "rencontre" entre les criminels du Royaume et de dissémination de leurs méthodes. Dans ces geôles les Siciliens et les Calabrais se sont familiarisés avec les rituels et

les codes divulgués par les camorristes. Ainsi, en Italie le terme "crime organisé" renvoie principalement à trois groupes : la *camorra* de la région de Naples, *Cosa nostra* de la Sicile et la *'ndrangheta* de la Calabre. Toutefois, on ne peut plus les considérer comme une problématique exclusivement italienne : les mafias sont devenues des organisations internationales, qui ont su s'exporter dans plusieurs pays. Elles gèrent des patrimoines colossaux, influençant de fait des pans entiers du commerce international. »

Anne-Sophie Canto, Johanna Carvajal González, Gerardo Iandoli et Claudio Milanese, « Le crime organisé, réalités et représentations. Italie et Amérique latine », *Cahiers d'études romanes*, n° 45, 2022, p. 9-17 (<https://journals.openedition.org/etudesromanes/14636>).

« En réalité, la mafia a traversé trois âges depuis son lointain acte de naissance en 1812. L'âge agricole : il durera jusqu'au dernier après-guerre. On verra donc les "mafiosi" assurer l'ordre dans les campagnes, protéger les récoltes des gros agrariens, s'autofinancer grâce aux extorsions et "pourcentages". Véritables hommes de pouvoir, ils sont même devenus les principaux éléments d'équilibre de la société précapitaliste sicilienne. Avec les années soixante débute l'âge immobilier. La mafia descend alors vers les villes, se désintéresse des salariés agricoles et de la réforme agraire, pour s'adonner aux joies plus lucratives de la spéculation immobilière. C'est alors que commence le "sac" de Syracuse, Agrigente et Palerme. Palerme surtout : la ville s'étend démesurément vers l'aéroport et en direction de Bagheria avec ses immeubles trop hauts, trop rapprochés, trop approximatifs du point de vue de la sécurité, souvent sans égouts et sans infrastructures. Puis en 1973-1974, commence le troisième âge, celui de la drogue. L'importation de morphine-base, le raffinage, la commercialisation et l'exportation d'héroïne, deviennent la source de profit principale de la mafia. Au moment où la "french connection" est chassée de Marseille, c'est la "sicilian

connection” qui prend la relève : elle constitue un réseau dont des têtes de pont sont aux États-Unis, efficace, sérieux et surtout silencieux. Quand par malheur un “picciotto” tombe dans les filets de la police, il préfère la prison à la rupture de l’“omertà”. Cependant, les profits fabuleux de la drogue vont aiguïser les appétits et faire sauter les vieux équilibres : la mafia se voit contrainte à recruter, en dehors des “familles”, des chimistes, des courriers, des intermédiaires et doit se battre contre les autres réseaux internationaux de distribution. La nouvelle ère inaugurée par la commercialisation massive de la drogue aboutira en fait à la mutation génétique de la mafia : les prétendus “hommes d’honneur” apparaissent de plus en plus comme des gangsters. Car on ne gère pas impunément un budget qui avoisine les huit mille milliards de lires par an – vingt milliards par jour – qui vous permet d’accéder aux consommations les plus ostentatoires. Il s’ensuivra une double rupture avec la population sicilienne : les signes extérieurs de richesse contredisent la vieille image du mafieux campagnard équilibré qui symbolisait malgré tout la Sicile immémoriale, et détruisent le peu de crédibilité que pouvaient encore garder les membres actifs de Cosa Nostra ; les assassinats visent sans pitié non seulement les supposés traîtres à l’“organisation”, mais aussi les hommes des institutions (entre 1979 et 1982 la Sicile a perdu le secrétaire provincial de la Démocratie chrétienne, le secrétaire régional du Parti communiste, le préfet Dalla Chiesa, et de nombreux commissaires, magistrats et députés) entraînant la rupture avec les couches sociales qui étaient jusqu’à cette date plutôt indulgentes. Enfin, depuis 1985, on peut penser que la mafia est entrée dans son quatrième âge. En effet l’héroïne est devenue coûteuse en vies humaines, en guerres internes, en procès. C’est une hypothèse qu’avance en tout cas le juge Falcone : “La participation de la mafia au trafic international de drogue est tombée de 30 % à 5 %”. Mais ce retrait progressif serait déjà compensé par une participation accrue aux affaires, par l’entrée dans les sociétés et le jeu en Bourse, et par la mainmise sur l’argent des travaux publics et des sous-traitances : on peut légitimement penser que les vingt-trois mille milliards de lires destinés à préparer la Sicile au grand rendez-vous mondial du football de 1990 sont sous le contrôle de la mafia. On peut même affirmer que Cosa Nostra bénéficie presque exclusivement de l’énorme marché des travaux publics : constructions subventionnées par l’État, éclairage public, gestion des égouts et des ordures, tous secteurs qui ne requièrent pas une habileté professionnelle spécifique. Avec cette conséquence : l’entrée de la criminalité mafieuse dans l’économie légale entraîne un accroissement considérable des coûts, et le découragement de la concurrence licite par la violence, les extorsions et les intimidations. »

Marcelle Padovani, « Les quatre âges de la mafia », *Chroniques siciliennes*, photographies de Letizia Battaglia et Franco Zecchin, Paris, Centre national de la photographie, coll. « Photo Notes », 1989, non paginé.

« Le parcours de Letizia, en soi emblématique, prend une dimension historique une fois replacé dans celui, collectif, de centaines de femmes qui constituent, dans des formes très diverses mais toutes centrées sur la pratique de la solidarité, l’*Associazione des femmes siciliennes pour la lutte contre la mafia*. La participation des femmes aux combats contre la mafia n’est pas un fait nouveau. Elle a une longue histoire enracinée dans les luttes de classe, parmi lesquelles – pour ne citer que les plus connues – les révoltes paysannes siciliennes de 1860-70. Pourtant ce mouvement, tel qu’il se présente un siècle plus tard dans les années 1970, ne reflète en rien l’ancienne structure de classe. Sa spécificité est tout à fait nouvelle car ce qui l’a déclenché, ce sont les sentiments d’indignation suscités par une série de délits mafieux. À ses origines, le mouvement s’est en effet construit essentiellement autour des revendications que certaines “veuves de mafia”, femmes de magistrats, de hauts fonctionnaires, de politiciens ou de policiers tués par

la mafia, commencent à énoncer dans l’espace public. Les expériences de ces femmes, amplifiées par les mass media, offrent des éléments d’identification et servent de catalyseur à de nouvelles pratiques de lutte, en rupture avec les stratégies et revendications des partis et mouvements institutionnels eux aussi compromis, de près ou de loin, avec la mafia. Ainsi, autour des “veuves” se ressemblent rapidement les forces associatives et militantes, ce qui donne forme en 1984 à l’Association des femmes siciliennes pour la lutte contre la mafia, conçue comme espace de coordination des différents groupes présents sur l’île. En même temps, des comités et des associations similaires se forment dans d’autres régions d’Italie méridionale et centrale touchées par la mafia, puis une coordination nationale est mise en place peu après. À partir de l’indignation et de la souffrance subjectives, les revendications des femmes pénètrent la sphère nationale, où leur deuil privé, élaboré publiquement, assume une signification politique et devient “le stimulus pour une revendication éthique et politique”.

La genèse même de cette nouvelle façon de poser la question des droits, de la justice et de la citoyenneté et son enracinement dans les émotions personnelles implique également de nouvelles modalités de protestation qui se méfient de toute forme de délégation politique. Les deux luttes les plus significatives, celle du *Comité des draps* et celle des *Femmes du jeûne*, interviennent dans la foulée des réactions populaires aux tueries de l’été 1992, quand les juges G. Falcone et P. Borsellino sont tombés, victimes de bombes, avec leurs escortes respectives. Il s’agit d’expériences novatrices, dans lesquelles on reconnaît l’héritage de la réflexion et des modalités d’action féministes. Elles posent une nouvelle pratique politique centrée sur la subjectivité des femmes comme instrument de réappropriation et de dénonciation, ainsi que sur l’éthique de la responsabilité personnelle. »

* Renate Siebert, *Le donne, la mafia*, Milan, Il Saggiatore, 1994 (version anglaise : *Secrets of Life and Death. Women and Mafia*, Londres, Verso, 1996).

Maria Rosaria Spano « Une photographe sicilienne contre la mafia. Entretien avec Letizia Battaglia », *Nouvelles Questions féministes*, vol. 21, n° 3, 1^{er} octobre 2002, p. 104-117 : (<https://shs.cairn.info/revue-nouvelles-questions-feministes-2002-3-page-104?lang=fr&tab=texte-integral>).

« Le mouvement actuel antimafieux est, pour une part importante, composé de femmes. Il est difficile de témoigner de la mafia qui prospère justement par son invisibilité (les témoins ont peur), or les femmes là jouent un rôle de premier plan. Leur douleur est devenue un facteur matériel de changement dans le conflit entre l’organisation démocratique légale et cette force envahissante, totalitaire qui exerce des pressions sur les émotions, les sentiments, l’intimité tout autant que sur l’économie et la politique. L’expérience subjective de la perte, du deuil, de la douleur donne dans l’Italie de ces années sombres, comme une impulsion pour une forte revendication éthique et politique. Les émotions se sont révélées une précieuse ressource publique et les femmes ont joué un rôle particulier dans cette forme de protestation. Contre la mafia, les voix des femmes “du peuple” se sont élevées. Contre la mafia, des femmes de milieux sociaux tout à fait étrangers à la mafia, se sont engagées, comme les veuves, les sœurs et les mères des hommes assassinés pour leur engagement contre la mafia. Au-delà des histoires particulières, au-delà de l’évidente diversité de classe, de statut, d’âge, en fait de biographie, elles sont toutes à placer sur un plan d’égalité pour le courage, l’engagement civil, la douleur. »

Renate Siebert, « Femmes et antimafia », « Mafia et antimafia. À la recherche de nouvelles catégories interprétatives », traduit de l’italien par Léonore Namer, *L’Homme et la société*, n° 119 : Violence privée et politique, 1996, p. 28 (https://www.persee.fr/doc/homso_0018-4306_1996_num_119_1_2820).



13. *Rosaria Schifani, veuve du garde du corps Vito Schifani, tué avec le juge Giovanni Falcone, Francesca Morvillo et ses collègues Antonio Montinaro et Rocco Di Cillo. Palerme, 1992*

« Comme dans de nombreuses photographies de Donna Ferrato, Susan Meiselas et Mary Ellen Mark, les portraits de femmes de Letizia Battaglia – surtout dans le cadre de son travail sur la mafia – contiennent un équilibre extraordinaire entre une émotion bouleversante, l’immédiateté et, parfois, une grande retenue. En dépit des circonstances horribles, ses sujets font presque toujours preuve d’une maîtrise de soi et d’une détermination remarquable. Ces qualités sont évidentes dans l’image que Battaglia a prise en 1993 de Rosaria Schifani, la veuve de Vito Schifani, un des agents de l’escorte de Giovanni Falcone, le magistrat qui s’était employé pendant des années à démanteler le pouvoir de la mafia sicilienne. Le juge, sa femme et ses trois gardes du corps ont été tués près de Palerme par l’explosion d’une bombe, en mai 1992. Les yeux fermés et le visage à moitié plongé dans l’ombre, Rosaria Schifani est l’incarnation dramatique du désespoir et de la fureur contenus. Le procureur Roberto Scarpinato a écrit à propos de ce portrait que cette image de femme aux yeux fermés, qui semble regarder à l’intérieur de son âme, “raconte à qui a le cœur de l’écouter, l’histoire de la lutte éternelle entre la lumière et l’ombre, entre l’ange et le démon, entre le Dr Jekyll et le M. Hyde qui habitent en chacun de nous, sous le masque et l’illusion de la rationalité”.

Les considérations philosophiques de Roberto Scarpinato nous ramènent à l’idée d’entrer en relation : avec les autres personnes, les autres cultures et les “autres” au sens le plus large du terme. Et aussi avec nous-mêmes : réussir à harmoniser la vie intellectuelle et la vie émotionnelle, la psyché et la personnalité publique, dans nos écosystèmes psychologiques complexes. Les photographies de Battaglia et celles de ses trois sœurs d’armes américaines étudient, selon

la plus haute forme de l’humanisme, les dualités qui vivent en chacun de nous, les complexités de la dynamique des genres et, parfois, la contingence dangereuse du bien et du mal. Ces femmes photographes reconnaissent les zones d’ombre et savent que le contexte est essentiel. Ce faisant, chacune d’elles a conféré une autorité à ses sujets, en affirmant leur individualité. »

Melissa Harris, « Sœurs d’armes : Letizia Battaglia et Donna Ferrato, Mary Ellen Mark et Susan Meiselas », in *Letizia Battaglia*, Milan, Dario Cimorelli / Paris, Jeu de Paume, 2024, p. 36.

« Le 10 septembre [2012] prochain, le Conseil supérieur de la magistrature italien statuera sur le cas du Procureur général auprès de la cour d’appel de Caltanissetta, Roberto Scarpinato, sous le coup d’une procédure disciplinaire pour “incompatibilité fonctionnelle” qui fait suite à l’hommage prononcé par le magistrat le 19 juillet dernier, à Palerme, sur les lieux de l’assassinat, vingt ans plus tôt, du juge Paolo Borsellino.

“Cher Paolo,

Nous sommes réunis ici aujourd’hui en privé pour rendre hommage à ta mémoire, car plus les années passent et plus il devient embarrassant de participer aux cérémonies officielles en souvenir des massacres de Capaci et de via D’Amelio, des 23 mai et 19 juillet.

Le cœur se serre parfois en voyant aux premiers rangs, aux places réservées aux autorités, des personnages dont la conduite semble être la négation même des valeurs de justice et de légalité pour lesquelles on t’a assassiné. Des personnages au passé et au présent équivoques dont les vies dégagent – pour utiliser tes mots – *cette puanteur du compromis moral* que tu excrais tellement et qui s’oppose au *frais parfum de la liberté*.



14. *Le magistrat Roberto Scarpinato avec son escorte sur le toit du tribunal. Palerme, 1998*

Et comme si cela n'était pas suffisant, Paolo, autour de ces personnages se presse une foule de courtisans, de petits et grands majordomes du pouvoir, de quémandeurs prêts à courber l'échine et à vendre leur âme pour un avancement de carrière ou un accès facile au monde des privilèges. Si cela était possible, on aimerait demander à tous ces gens de nous faire la grâce de rester chez eux le 19 juillet, de nous octroyer un jour de trêve en nous épargnant leur présence. Mais surtout, on aimerait leur demander de nous faire au moins la grâce de se taire, car dans leur bouche des mots comme *État*, *légalité* et *justice* perdent de leur sens et se réduisent à de la rhétorique rance, à des coquilles vides.

Vous qui ne croyez à rien si ce n'est à la religion du pouvoir et de l'argent, et qui n'êtes pas capables de vous élever au-dessus de vos petits intérêts personnels, taisez-vous le 19 juillet, car ce jour est dédié au souvenir d'un homme qui a sacrifié sa vie pour que des mots comme *État*, *Justice* et *Loi* aient enfin un sens et une valeur dans notre pauvre et malheureux pays.

[...]

Nous savons que tu as été le premier à comprendre que derrière la main du bourreau, derrière tes assassins, se cachaient des forces obscures et puissantes.

Et pour cette raison, tu t'es senti trahi, pour cette raison ton cœur s'est serré et il t'a semblé que l'État, cet État qui en 1985 t'avait sauvé de la mort en t'emmenant dans la prison de l'Asinara, cette fois-ci ne pouvait pas te protéger, ou pire, ne voulait peut-être pas te protéger.

C'est pour cela que tu as confié à ta femme Agnese : "La mafia me tuera, mais ce seront d'autres qui me feront tuer, la mafia me tuera quand d'autres y consentiront."

Ces forces ont continué à agir même après ta mort pour effacer les traces de leur présence.

Et pour nous cacher la vérité, on a fait tout ce qui était possible. Quelques minutes après l'explosion dans la via d'Amelio, alors que tout le monde était pris de panique, la fumée empêchant de voir, ils ont fait disparaître ton agenda rouge parce qu'ils savaient qu'en lisant ces pages, nous aurions compris ce que tu avais compris.

Ils ont fait disparaître tous les documents qui se trouvaient dans la tanière de Riina après sa capture. Ils ont préféré les laisser entre les mains des mafieux plutôt que dans celles des magistrats.

Ils ont menti aux magistrats qui enquêtaient sur ton assassinat à l'aide de faux collaborateurs auxquels ils ont fait dire des mensonges.

Mais même s'ils sont encore forts et puissants, ils commencent à avoir peur.

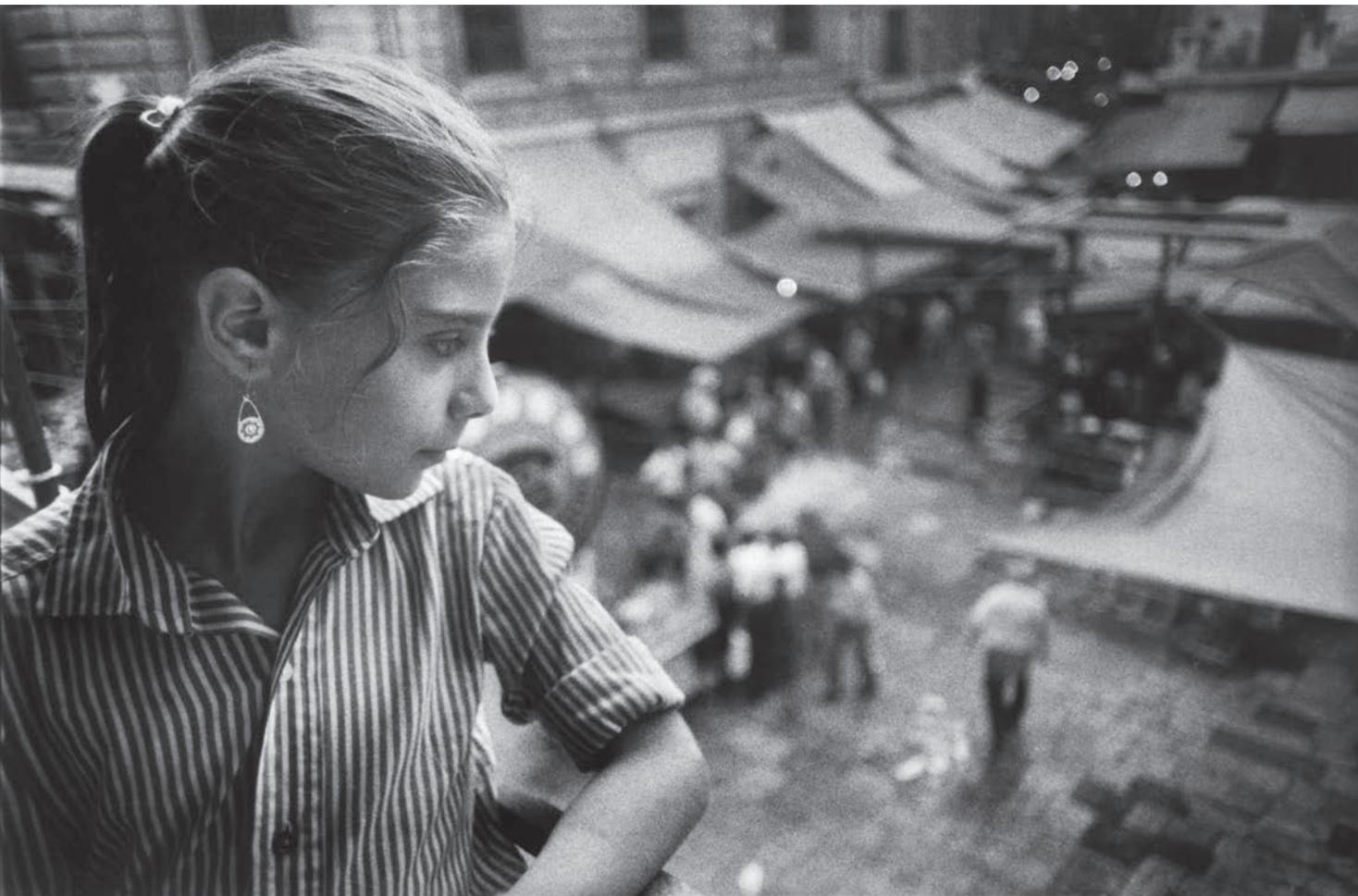
Leurs nuits se font de plus en plus agitées et angoissées, parce qu'ils ont compris que nous ne nous arrêterons pas, parce qu'ils savent que ce n'est qu'une question de temps.

Ils savent que nous arriverons à découvrir la vérité.

Ils savent que, un jour ou l'autre, à la porte de leurs luxueuses maisons, frappera l'État, le véritable État auquel toi et Giovanni avez dédié vos vies et votre mort.

Et ils savent que ce jour-là, ils seront nus devant la vérité et la justice qu'ils avaient cru pouvoir piétiner, qu'ils seront appelés à rendre compte de leur cruauté et de leur bassesse devant la nation. »

Roberto Scarpinato, « Nous arriverons à découvrir la vérité », hommage à Paolo Borsellino, allocution du 19 juillet 2012, traduit de l'italien par Anna Rizzello, avec le concours de Marielle Leroy et Julien Orange, blog Les invités de Médiapart, 5 septembre 2012 (<https://blogs.mediapart.fr/edition/les-invites-de-mediapart/article/050912/nous-arriverons-decouvrir-la-verite-hommage-pao>).



15. *Le marché de la Vucciria. Palerme, 1985*

Légendes des pictogrammes



Observer et analyser (images et documents)



Pour aller plus loin



Effectuer des recherches (pistes de réflexion)

C PISTES DE TRAVAIL

Les pistes suivantes se veulent des propositions ouvertes qui s'articulent autour de notions et de questions liées aux images exposées. Elles ont été conçues avec les professeurs-relais des DAAC (Délégation académique aux arts et à la culture) des rectorats de Créteil et de Paris au Jeu de Paume. Il appartient aux enseignants et aux équipes éducatives de s'en emparer pour concevoir, dans le contexte de leurs classes et de leurs programmes, la forme et le contenu spécifiques de leurs cours. Ces pistes peuvent aussi être développées hors temps scolaire, afin d'accompagner la découverte de l'exposition. Vous pouvez les retrouver, sous forme de panneaux, dans l'espace éducatif situé au premier étage du Château de Tours.

En lien avec les parties précédentes de ce dossier, ces pistes sont organisées autour des thèmes suivants :

- 1 Photoreportages et engagement
- 2 Regards et lumières

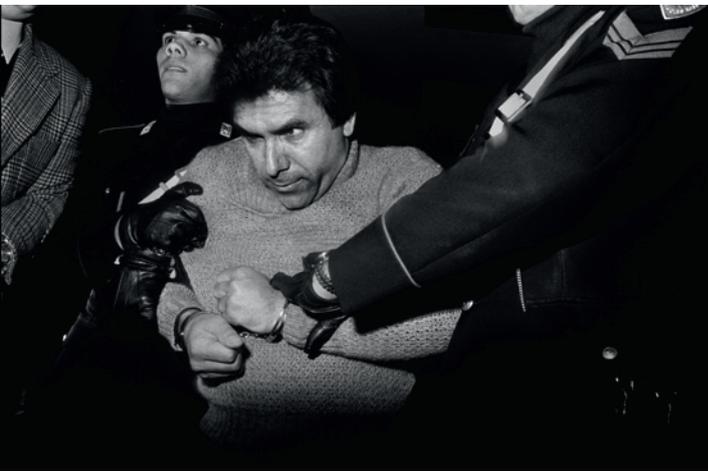


16. URSS,
1989

AVERTISSEMENT

Les contenus de certaines photographies présentées dans cette exposition pourraient heurter la sensibilité du public, notamment des plus jeunes.

Les titres des œuvres présentées dans l'exposition au Jeu de Paume sont soulignés en rouge.



17



18



Photoreportages et engagement

« Je suis tombée en plein dans les années où une violente guerre de mafia se déchaînait : pas seulement une guerre entre familles mafieuses, mais aussi contre les juges, les policiers, les journalistes et tous les gens qui disaient non à la mafia. Des années très, très dures, remplies de peur. À ce moment, j'ai compris que je pouvais défendre une idée de justice, l'appareil photo au poing. C'est ainsi qu'est né mon engagement militant. »

« Une photographie sicilienne contre la mafia. Entretien avec Letizia Battaglia », réalisé et traduit par Maria Rosaria Spano, *Nouvelles Questions féministes*, vol. 21, n° 3, 1^{er} octobre 2002, p. 108.



→ [Letizia Battaglia, L'arrestation du féroce chef mafieux Leoluca Bagarella. Palerme, 1979](#)

→ [Letizia Battaglia, Le magistrat Roberto Scarpinato avec son escorte sur le toit du tribunal. Palerme, 1998](#)

Observer ces deux photographies et lire leurs légendes. Où et dans quel contexte politique ces images ont-elles été réalisées ?

Qui sont les personnes photographiées ? Quelle est la profession ou l'activité du sujet principal au centre de chaque image ? Dans quelle situation chacun a-t-il été photographié ? Par qui est-il entouré ou maintenu ? Quelle est son attitude ? Peut-on identifier son sentiment ? Dans la première image, quelles raisons peuvent expliquer la colère apparente de ce chef de la mafia ?

À quelle distance des personnes Letizia Battaglia se tenait-elle au moment de chaque prise de vue ?

Peut-on remarquer des différences dans les points de vue et les cadrages choisis par la photographe ?

17. *L'arrestation du féroce chef mafieux Leoluca Bagarella. Palerme, 1979*

18. *Le magistrat Roberto Scarpinato avec son escorte sur le toit du tribunal. Palerme, 1998*



Pour quelles raisons les images de Letizia Battaglia ont-elles été largement diffusées à l'époque de leur prise de vue ? Permettent-elles de mesurer l'engagement civique et politique de Letizia Battaglia dans la durée ? En quoi peut-on dire que ses photographies représentent l'« idée de justice » que voulait défendre la photographe ?



19



→ Letizia Battaglia, *Giorgio Boris Giuliano, le chef de la Brigade mobile, sur le lieu d'un assassinat Piazza del Carmine. Palerme, 1978*

→ Letizia Battaglia, *Sans titre. Palerme, 2016*

Étudier la composition (premier plan, centre, arrière-plan) de ces deux photographies et repérer les différents éléments représentés. Quelles interrogations peuvent susciter ces images ?

Dans la première, comment les lignes de fuite et le cadrage concentrent-ils l'attention du spectateur vers la femme au centre ? Pourquoi une impression de chaos domine dans cette image ?

Dans la seconde, quelle est la place des graffitis ? Que signifie le mot « *prego* » en italien et pourquoi l'avoir écrit cinq fois ? Vers quoi ces inscriptions murales mènent-elles le regard du spectateur ? Que peuvent indiquer ou suggérer les traces présentes sur le sol en bas du mur ?

Letizia Battaglia ne montre pas directement les victimes dans ces images. Est-ce habituel dans son travail ? Que peut-elle vouloir aussi dénoncer ? Est-ce une manière efficace de montrer ce qui se passait en Sicile à l'époque ?



Un photoreporter peut-il tout photographier ? Un journal doit-il publier toutes les images ? Dans quel but les montrer au public ? Quelles sont les limites ?



Ressources sélectives sur le photoreportage et le photojournalisme :

→ Mathieu Jestin, « Le photoreportage en Europe, 1920-1970. La construction de discours en images sur la guerre », Encyclopédie d'histoire numérique de l'Europe, juin 2020 : <https://ehne.fr/fr/node/12431>

→ « Profession : photojournaliste », Radio-Canada, *Ça s'explique*, 2019 (14 min) : <https://ici.radio-canada.ca/ohdio/balados/6108/ca-sexplique-balado-info-alexis-de-lancer/443746/photographie-journalisme-ivanoh-demers-entrevue>

→ « Tour du monde des femmes photojournalistes », *Revue Géopolis*, 2020 :

<https://geopolis.brussels/expos-en-ligne/femmes-photojournalistes/>

→ Dossier documentaire de l'exposition « Gilles Caron. Le conflit intérieur », Jeu de Paume - Tours, 2014 :

<https://jeudepaume.org/mediateque/gilles-caron-le-conflit-interieur/>

→ Dossier documentaire de l'exposition « Susan Meiselas. Médiations », Jeu de Paume - Paris, 2018 : <https://jeudepaume.org/mediateque/susan-meiselas-mediations/>



Ressources sélectives sur l'histoire et la représentation de la mafia :

→ Anne-Sophie Canto, Johanna Carvajal González, Gerardo Iandoli et Claudio, « Le crime organisé, réalités et représentations. Italie et Amérique latine », *Cahiers d'études romanes*, n° 45, 2022, p. 9-17 :

<https://journals.openedition.org/etudesromanes/14636>

→ Bruno Dubreuil, « Une image, une seule », *Viens voir*, 18 août 2017 :

<https://viensvoir.oai13.com/une-image-une-seule/>

→ « La Mafia italienne au xx^e siècle », France Inter, *La Marche de l'histoire*, 2013

(28 min) : <https://www.radiofrance.fr/franceinter/podcasts/la-marche-de-l-histoire/la-mafia-italienne-au-xxe-siecle-5503495>

→ Charlotte Moge, « De la crise de violence mafieuse à l'éveil des consciences :

la construction médiatique d'une mémoire civile », *La Clé des Langues*, Lyon, ENS de LYON/DGESCO, 2014 :

[https://cle.ens-lyon.fr/italien/civilisation/xxe-xxie/la-mafia/de-la-crise-de-violence-](https://cle.ens-lyon.fr/italien/civilisation/xxe-xxie/la-mafia/de-la-crise-de-violence-mafieuse-a-l-veil-des-consciences-la-construction-mediatique-d-une-memoire-civile)

[mafieuse-a-l-veil-des-consciences-la-construction-mediatique-d-une-memoire-civile](https://cle.ens-lyon.fr/italien/civilisation/xxe-xxie/la-mafia/de-la-crise-de-violence-mafieuse-a-l-veil-des-consciences-la-construction-mediatique-d-une-memoire-civile)

→ Renate Siebert, « Mafia et antimafia. À la recherche de nouvelles catégories interprétatives », traduit de l'italien par Léonore Namer, *L'Homme et la société*, n° 119 : *Violence privée et politique*, 1996, p. 21-31 :

https://www.persee.fr/doc/homso_0018-4306_1996_num_119_1_282

19. *Giorgio Boris Giuliano, le chef de la Brigade mobile, sur le lieu d'un assassinat Piazza del Carmine. Palerme, 1978*

20. *Sans titre. Palerme, 2016*



21



22



Regards et lumières

« [...] Pendant ses années de militantisme actif, de “patrouille dans les rues” de Palerme, l’antidote immédiat à la méchanceté et à la faute du monde est la présence de l’innocence et de l’espoir, qui est représenté plastiquement par les enfants – et surtout par les petites filles – qu’elle photographie constamment. »

Marco Meneguzzo, «Letizia Battaglia, témoin », in *Letizia Battaglia. Chronique, vie, amour*, cat. exp., Rome, Istituto Italiano di Cultura / Paris, Institut culturel italien, 2023, p. 10.



→ Letizia Battaglia, Rosaria Schifani, veuve du garde du corps Vito Schifani, tué avec le juge Giovanni Falcone, Francesca Morvillo et ses collègues Antonio Montinaro et Rocco Di Cillo. Palerme, 1992

→ Letizia Battaglia, La petite fille et l’obscurité. Isnello, 1980

Dans quelles directions sont tournés les regards des personnes photographiées dans ces images ? Distingue-t-on leurs yeux ? Sont-ils fermés ? Cachés par l’ombre ou des lunettes ? Dirigés vers la photographe ?

Analyser la répartition de la lumière et de l’ombre. Comment divisent-elles le visage de Rosaria Schifani ? Que met en valeur ce contraste ?

Vous pouvez vous référer à cette citation de Letitia Bataglia :

« Je sais qu’il y a certaines photos que j’aime, comme celle de Rosaria Schifani, la veuve d’un agent de l’escorte de Falcone, tué dans l’attentat contre le juge. Victime de la mafia, elle était aux funérailles d’État célébrées après le massacre. Tout à coup, quand je l’ai photographiée, je lui ai dit de fermer les yeux : je voulais que rien ne dérange le jeu de lumière et d’ombre sur son visage et la pureté de sa force. »

« Une photographe sicilienne contre la mafia. Entretien avec Letizia Battaglia », réalisé et traduit par Maria Rosaria Spano, *Nouvelles Questions féministes*, vol. 21, n° 3, 1^{er} octobre 2002, p. 104.

Comment est éclairée la petite fille dans cette rue et quel geste effectue-t-elle ? Quelles figures émergent de l’obscurité ? Sont-elles bien visibles ? Quels mondes peuvent s’opposer ici ? Ceux de l’enfance et des adultes ?

21. *Rosaria Schifani, veuve du garde du corps Vito Schifani, tué avec le juge Giovanni Falcone, Francesca Morvillo et ses collègues Antonio Montinaro et Rocco Di Cillo. Palerme, 1992*

22. *La petite fille et l’obscurité. Isnello, 1980*



23



24



25



→ Letizia Battaglia, *Quartier Cala. La jeune fille au ballon*. Palerme, 1980

→ Letizia Battaglia, *Palerme*, 1984

→ Letizia Battaglia, *Via Calderai*. Palerme, 1991

Comment qualifier le regard de la petite fille dans la première image ? Que tient-elle dans sa main gauche ? D'où peut venir cet argent ? De la photographe pour ce moment de pose ?

Vous pouvez lire la citation suivante :

« Je vois cette fillette d'une dizaine d'années jouer avec un ballon au milieu d'un groupe d'enfants. Je la pousse doucement contre une porte en bois. Elle pose, je lui demande de ne pas sourire. Elle me regarde alors avec ce regard défiant qui m'accompagne depuis. Ces yeux rebelles et remplis de rêves, c'étaient les miens il y a longtemps. »

Letizia Battaglia. *Voyage au bout de la mafia* », propos recueillis par Cécile Debarge, 6mois. *La revue du photojournalisme*, n° 22, automne 2021/hiver 2022, p. 147.

Quelle pouvait être l'intention de Letizia Battaglia en photographiant le groupe d'enfants dans la deuxième image ? À quelle distance et quelle hauteur les a-t-elle photographiés ?

Où se porte d'abord le regard du spectateur dans la troisième image ? Quelle est l'importance de l'arrière-plan ? Que peut évoquer le regard que la fillette adresse au spectateur ?



Ressources sélectives autour de la pratique et des affinités photographiques de Letizia Battaglia :

→ Dossier pédagogique de l'exposition « Letizia Battaglia. Chronique, vie, amour », Paris, Institut culturel italien, avril-septembre 2023 :

https://iicparigi.esteri.it/fr/gli_eventi/calendario/exposition-letizia-battaglia-chronique-2/

→ Dossier « Noir & Blanc. Une esthétique de la photographie », Les Essentiels, BnF :

<https://essentiels.bnf.fr/fr/arts/photographie/Ofd084e4-16fd-42f7-a3e8-282d834e846f-noir-blanc>

→ Parcours pédagogique « Ombres et lumière », Upopi, 2016 :

<https://upopi.ciclic.fr/transmettre/parcours-pedagogiques/ombres-et-lumiere>

→ Site de Donna Ferrato : <https://www.donnaferatto.com>

→ Site dédié à Mary Ellen Mark : <https://maryellenmark.com>

→ Site de Susan Meiselas : <https://www.susanmeiselas.com>

23. *Quartier Cala. La jeune fille au ballon*. Palerme, 1980

24. *Palerme*, 1984

25. *Via Calderai*. Palerme, 1991

ACCÈS ET HORAIRES

Château de Tours
25, avenue André-Malraux, 37000 Tours
+33 2 47 70 88 46
Mardi-dimanche : 14 h-18 h
Fermeture le lundi

Infos pratiques

<https://chateau.tours.fr/infos-pratiques/#haut>

VISITES

Visites commentées

Sur présentation du billet d'entrée aux expositions, dans la limite des places disponibles

Visites de groupe

Réservation sur culture-exposaccueil@ville-tours.fr

Activités autour de l'exposition

LE PREMIER WEEK-END DE CHAQUE MOIS :

SAMEDI

· 15 H ET 16 H

DIMANCHE

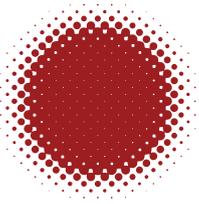
· 15 H ET 16 H

VISITES COMMENTÉES

Visites de l'exposition avec une conférencière

VISITES DE GROUPE

Visites libres de l'exposition sur réservation pour les groupes adultes, associations, scolaires et publics jeunes



Retrouvez en ligne toute la programmation autour de l'exposition



#ExpoBattaglia

#JeudePaumeTours

jeudepaume.org

COUVERTURE :

Letizia Battaglia

Quartier Cala. La jeune fille au ballon. Palerme, 1980

POUR TOUTES LES PHOTOGRAPHIES :

© Archivio Letizia Battaglia, Palerme

RELECTURE : Claire Lemoine

GRAPHISME : Sara Campo

MAQUETTE : Élise Garreau

© Jeu de Paume, Paris, 2024

COMMISSARIAT DE L'EXPOSITION : Walter Guadagnini

Cette exposition a été organisée par CAMERA - Centro Italiano per la Fotografia, Turin, et le Jeu de Paume, Paris, en collaboration avec l'Archivio Letizia Battaglia, Palerme, et la Ville de Tours.



● JEU DE PAUME
TOURS

VILLE DE
TOURS

ARCHIVIO
LETIZIA BATTAGLIA

Soutenu par



En partenariat avec

